

@

Auguste DESGODINS

**BOUDDHISME
THIBÉTAIN**

Bouddhisme tibétain

à partir de :

BOUDDHISME THIBÉTAIN,

par Auguste DESGODINS (1826-1913)

Revue des religions, Paris, 1890, pages 193-216, 385-410, 481-511.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
décembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Introduction historique. Historique du bouddhisme au Thibet.

I. Dogmatique

- 1° La transmigration des âmes.
- 2° La croyance aux bouddhas vivants.
- 3° Le Nirvâna.

II. Morale

- 1° Morale générale imposée à tous les bouddhistes. Pratique. Au Thibet : les commandements.
- 2° Morale spéciale imposée aux religieux bouddhistes. Chasteté. Pauvreté. Obéissance aux règles et constitutions.

III. Culte

- 1° Dans son objet.
- 2° Dans ses manifestations extérieures.
 1. Monastères bouddhiques tibétains. Pagodes.
 2. Du culte public : Psalmodie — Sacrifice — Processions — Fleurs de beurre.
 3. Du culte privé. Superstitions : personnelles — à domicile — relatives à la prière perpétuelle — tournantes.

INTRODUCTION HISTORIQUE

@

p.193 Les livres bouddhiques contiennent diverses chronologies sur l'époque de la naissance de Çâkya-mouni, le fondateur du bouddhisme. Les unes reportent cet événement à 1.000 ans av. J.-C. ; les autres le placent seulement vers le milieu du VI^e siècle, en 557 ; d'autres, enfin, donnent des dates intermédiaires. Comment concilier ces divergences ? Inutile de perdre un temps précieux à cette discussion. Remarquons seulement qu'en histoire un fait dont la date ne pourrait être assignée qu'à quatre siècles et demi près, serait rejeté par une critique même peu sévère et relégué dans le domaine des légendes préhistoriques.

Nous ne ferons pas cette injure à Çâkya-mouni. Qu'il ait été un simple mythe, ou un personnage historique, ou un héros légendaire, l'œuvre reste, elle domine sur une grande partie de l'Asie, et menace même, dit-on, d'envahir la science européenne. A ce titre elle mérite une très sérieuse attention. On nous permettra donc de nous arrêter quelques instants sur cette question chronologique. Si nous adoptons pour la naissance de Çâkya-mouni la date de 1.000 ans av. J.-C., nous en faisons un contemporain de Salomon et de ses premiers successeurs. La doctrine de Çâkya n'ayant été écrite par ses disciples, pour la première fois, que 100 ans après p.194 sa mort, nous arrivons à l'an 820, qui est postérieur de 650 ans à l'année de la publication de la loi de Dieu au sommet du Sinaï et à sa rédaction avant 1451, date de la mort du législateur des Hébreux. Nulle crainte alors que l'on accuse Moïse d'avoir été le plagiaire de Çâkya-mouni. A plus forte raison, si nous adoptons avec les orientalistes les plus savants la date de 557 av. J.-C. Alors Çâkya-mouni est le contemporain de la captivité de Babylone, et de la reconstruction du temple de Jérusalem sous Cyrus ; sa mort arrive au temps de Nehemias et de Malachie, les deux derniers prophètes d'Israël ; sa doctrine n'est écrite pour la première fois que sous le règne d'Artaxercès Mnemon, et pour les seconde et troisième fois elle est revue, corrigée et augmentée dans les conciles

Bouddhisme tibétain

bouddhiques, convoqués par le roi indien Açoka, près de 100 ans après Alexandre-le-Grand et, chose singulière, presque à la même époque qui vit apparaître la version grecque de la Bible par les 72 interprètes.

Cette petite chronologie m'a semblé, sinon nécessaire, du moins utile pour deux raisons : 1° Pour éclairer certains rares esprits encore attardés dans les préjugés encyclopédiques du XVIIIe siècle, lesquels, regardant les religions de l'Égypte et de l'Orient avec le puissant télescope de leur imagination, calculent que les berceaux de ces religions doivent reposer dans la nuit des temps. Si incertains soient-ils, les actes de naissance du bouddhisme ne portent pas une date préhistorique. 2° En mettant en regard de ces actes quelques dates de l'histoire du peuple juif, j'ai voulu faire pressentir aux hommes de bonne volonté, nombreux aujourd'hui, qu'il ne fut pas impossible, qu'il fut même facile au bouddhisme d'emprunter quelque chose à la religion juive. Tous les Juifs, en effet, ne profitèrent pas de l'édit de ^{p.195} Cyrus. Bien des Juifs fidèles, mais surtout ceux qui s'étaient, plus ou moins, corrompus au contact prolongé des idolâtres, préférèrent, soit rester en Babylonie, soit se répandre dans les pays voisins où ils formèrent des communautés religieuses et commerciales. Saint Paul en rencontrait dans presque toutes les villes de l'Asie Mineure, il en eût été de même, très probablement, s'il avait dirigé ses courses apostoliques vers l'Inde gangétique.

Quant à la légende de Bouddha, elle se compose de deux parties distinctes : 1° Ses 550 vies antérieures racontées par lui-même ou inventées, après coup, par ses disciples, sont, comme les contes des Mille et une nuits, un cadre ingénieux renfermant la peinture d'idées courantes philosophiques, théologiques ou morales, mais elles n'ont aucune valeur historique. La deuxième partie contient la légende proprement dite de la dernière vie de Çâkya-mouni. Il y en a plusieurs dont le fonds commun peut à la rigueur être regardé comme historique, mais dont les développements varient de manière à rendre très difficile, pour ne pas dire impossible, la distinction entre ce qui est historique, légendaire ou simple conte. Quant au fonds commun qui semble historique, il se résume en un petit nombre de faits.

Bouddhisme tibétain

Jusqu'à l'âge de 29 ans, Çākya-mouni, alors nommé Siddartha, ne semble guère se douter qu'il est une incarnation d'un esprit céleste. Fils de roi, il use largement des plaisirs, de la fortune, de la puissance et de la gloire comme tout autre fils de roi païen et indien. Ses actes sont transformés par la flatterie de ses admirateurs et l'imagination des poètes en merveilles extraordinaires et même en miracles, mais aucune de ces actions merveilleuses ne révèle un sens moral bien élevé. C'est toujours ou la force physique ou l'orgueil ^{p.196} de la puissance qui domine. Le miracle de sa vie serait sa conversion, si elle ne ressemblait à s'y méprendre à un acte prolongé de misanthropie. Elle est causée par la rencontre fortuite d'un malade, d'un vieillard décrépît, d'un mort et d'un ascète. Cette vue, qui est une révélation, le plonge dans un profond dégoût de tout ce qu'il a aimé jusqu'alors. Malgré tous les efforts de son père et de sa joyeuse cour pour le sortir de cet état d'accablante tristesse et pour le rattacher à l'amour de sa vie royale, il s'enfuit enfin au désert, y passe six ans dans la pratique de mortifications exagérées et de méditations profondes sur la cause des misères humaines et cherchant un remède à ces misères. Après tant d'efforts et de travaux, sa raison n'aperçoit encore que d'une manière confuse la solution du grand et généreux problème qu'il s'est proposé de résoudre. C'est alors qu'il se retire sous l'arbre bodhi. C'est là que, pendant sept jours entiers, plongé dans l'extase, il a à subir et à vaincre les tentatives de dégoût et de découragement que lui suggère Mâra, l'esprit du mal. Ainsi préparé et purifié, l'intelligence absolue (Bouddha) se révèle à lui et infuse dans son intelligence une connaissance claire, évidente, universelle de toute vérité passée, présente et future. Il est devenu lui-même l'intelligence absolue, le plus grand et le plus parfait des êtres infaillible, impeccable. Remarquons au moins que Bouddha ne lui a pas enseigné l'humilité, car à tout propos, Çākya-mouni se vante de ses éminentes prérogatives, les affirme hautement, et corrobore ses assertions par des miracles dont un bon nombre ne dépassent pas en merveilleux les jongleries que les Indiens pratiquent encore aujourd'hui.

Bouddhisme tibétain

Çâkya-mouni devait avoir 35 ans quand il reçut l'esprit qui le transforma en un sauveur de l'humanité souffrante. Dès lors il ne vit plus seulement pour ^{p.197} lui-même et pour trouver sa propre délivrance ; il veut partager son bonheur avec le monde entier en lui enseignant, et seulement en lui enseignant, que la naissance et les renaissances successives sont la seule cause de tous les maux dont il souffre et que le moyen de se soustraire à toutes ces renaissances, c'est la pratique des vertus, surtout le renoncement aux illusions du monde qui n'est lui-même qu'une illusion absolue. Cette connaissance devenue évidente par les seules forces de la raison, après de longues et persévérantes méditations, procure infailliblement à ceux qui l'ont acquise la délivrance de la naissance et par là même le repos final. Que le but que se proposait Çâkya-mouni soit grand, noble, généreux, bon ; que sa vie ait été extraordinaire, exemplaire même, nous l'avouons sans peine ; sous ce rapport il est bien au-dessus de tous les autres fondateurs de religions païennes. Nous pensons même que son but hautement et audacieusement proclamé au milieu d'une société courbée sous le joug des brahmanes, que sa vie, comparée à la leur, contribuaient à lui attirer des disciples, bien plus que ses principes abstraits et pessimistes qui respirent la haine de l'existence tout en prêchant la charité envers tous les hommes. Pendant 45 ans, Çâkya-mouni prêche sa doctrine dans les pays de Magaddah, de Bénarès et d'Oude qu'il édifie de ses exemples. Il voit les princes et les peuples se soumettre à sa loi nouvelle parce qu'elle n'a d'exclusion pour personne ; dans l'ordre religieux et mendiant qui s'organise autour de lui, les pauvres et les parias sont devenus les égaux des princes et des Brahmanes convertis. Tout le monde y vit, sans travailler, aux frais du public, qui doit se trouver très honoré et très heureux de pratiquer la charité envers les Saints et de participer ainsi à leurs mérites. Entouré d'une multitude de disciples et ^{p.198} de religieux, Çâkya-mouni, arrivé à l'âge vénérable de 80 ans, voit enfin approcher le dernier moment avec un vrai transport d'allégresse parce qu'il sait que pour lui il n'y aura plus de renaissance : il est arrivé au terme des existences, il va entrer dans le Nirvâna. En ce moment solennel, un de ses disciples les plus aimés lui offre un plat de porc et de riz pour son

Bouddhisme tibétain

dernier repas. Il le mange tout entier et meurt d'une indigestion.

Çākya-mouni est mort très prosaïquement ; son œuvre n'est pas vulgaire. Ses disciples, s'appuyant partout sur la faveur et la puissance des princes temporels, propagent sa religion en Asie et en Asie seulement. Dès l'an 250 av. J.-C., nous voyons Mahendra, fils d'Açoka le grand, protecteur du bouddhisme, le porter à Ceylan où il s'est maintenu jusqu'à nos jours. L'œuvre de Çākya fut moins heureuse dans l'Inde même où, après une assez courte apogée de gloire et de grandeur, le bouddhisme est obligé de céder de nouveau le sceptre au néo-brahmanisme, ne laissant derrière lui que des ruines magnifiques admirées de nos touristes. De l'Inde, le bouddhisme se répand au Cachemire, dans la haute Asie, au Népal, en Chine en l'an 66 de l'ère chrétienne, en 250 après J.-C. au Thibet, puis, plus tard, au Japon et en Indo-Chine. Enfin Kubilai-Khang l'introduit chez les Mongols au XIVE siècle. Partout où le bouddhisme s'introduit par la faveur des rois et des princes, il a l'adresse de s'amalgamer si bien avec les religions locales antérieures à son introduction qu'il ne blesse, il est vrai, aucun préjugé national, mais, en même temps, il perd son unité doctrinale et liturgique, de sorte qu'en réalité il y a toujours eu autant de bouddhismes que de pays bouddhiques. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les relations de voyageurs savants et consciencieux, l'on rencontre si souvent des ^{p.199} contradictions apparentes. Ce n'est pas de la faute des voyageurs si le bouddhisme s'est métamorphosé, ils tâchent de le peindre le plus fidèlement possible, tel qu'ils l'ont vu à l'œuvre dans le pays qu'ils ont visité, mais ils ne doivent pas prétendre faire la photographie de tous les bouddhismes. Bien moins encore doit-on chercher dans ces monographies particulières à retrouver le bouddhisme primordial qui n'existe plus, même dans les livres sacrés, tels que nous les avons aujourd'hui. Si de bienveillants lecteurs ont la patience de lire les développements que je donnerai sur les dogmes, la morale et le culte bouddhiques, je les prie de ne jamais oublier ces quelques réflexions qui terminent cet exposé historique. Ces développements seront toujours donnés au point de vue tibétain exclusivement.

Bouddhisme tibétain

Historique du bouddhisme au Thibet

Quant à l'introduction du bouddhisme au Thibet, voici les indications qui nous sont données par une liste des incarnations de Bouddha.

Pour sa 38^e incarnation, Bouddha choisit Gnia-tchré-tsen-po clairement désigné comme le premier roi du Thibet, et une note dit qu'il fut reconnu comme Bouddha par les Peun-bo. Cependant le titre de fondateur du bouddhisme au Thibet n'est donné qu'à Tho-tho-ri-gnienchel, roi du Thibet, et 39^e incarnation. Si l'on en croyait des notes ajoutées au texte, il y aurait 500 ans d'intervalle entre ces deux incarnations successives et Tho-tho-ri serait le 27^e roi du Thibet. Il y a évidemment erreur. La 40^e incarnation de Bouddha en la personne de Song-tsen-gam-bo a eu lieu en 707 après J.-C., et à partir de cette époque la chronologie devient régulière ^{p.200} jusqu'à nos jours. Cette chronologie semble contredire formellement la date de 250 ans après J.-C., regardée généralement comme probable pour l'introduction du bouddhisme au Thibet, et que j'ai indiquée plus haut. Tout peut se concilier facilement, si l'on admet que le bouddhisme se répandit au Thibet vers l'an 250 après J.-C., mais comme religion privée, sans organisation particulière, et qu'il ne devint religion officielle que sous Gnia-tchré-tsen-po et Tho-tho-ri au VI^e siècle de l'ère chrétienne.

Ce qui me confirme dans cette interprétation, c'est que vers le VI^e siècle aussi le roi de Lo-zong (qui n'était pas une incarnation de Bouddha) chargea Thomé-sam-bo-dja, un docteur indou, son premier ministre, de donner à son peuple une écriture, afin de pouvoir traduire les livres sacrés de l'Inde en thibétain, le sanscrit dans lequel ils étaient écrits étant une écriture trop compliquée pour l'intelligence grossière des Thibétains. Après plusieurs tentatives, Thomé adapta aux besoins de la langue thibétaine parlée l'écriture nagri, encore en usage au Bengale et qui n'est elle-même qu'une première simplification du sanscrit. Pour sentir le besoin d'une bibliothèque bouddhique, il fallait que le bouddhisme fût déjà bien répandu au Thibet. Lo-zong voulait sans doute aussi mettre un terme aux nombreuses divisions qui

Bouddhisme tibétain

existaient déjà entre les docteurs indous prédicateurs du bouddhisme. En venant de l'Inde où le bouddhisme s'était de bonne heure divisé en une multitude de sectes, chaque docteur prêchait ses propres opinions et voulait les faire prévaloir. Les écoles que Lo-zong et ses successeurs fondèrent et qui se transformèrent au VIII^e siècle en monastères, en se livrant avec ardeur à la traduction des livres sanscrits, fixèrent sans doute le bouddhisme théorique des livres, mais ^{p.201} n'empêchèrent pas les sectes qui devinrent plutôt des schismes que des hérésies, les religieux tenant par esprit de parti beaucoup plus pour la personne du maître que pour sa doctrine. Aussi, voyons-nous les sectes se multiplier et chercher à se supplanter au Thibet, d'abord les Peun-bo, puis les Gning-ma-pas, les Karma-pas, les Sa-kia-pas, les Djrou-pas, etc.. etc., qui tous (à l'exception des Peun-bo) sont désignés par les Chinois sous le nom générique de lamas rouges. Au IX^e siècle, ces divisions sont déjà si multipliées et les monastères sont déjà devenus si omnipotents que le roi Long-ter et ses deux successeurs leur font une guerre acharnée, mais ils furent rétablis au Xe siècle, et dominèrent jusqu'au XIV^e siècle, époque à laquelle Tsong-Kha-ba établit la secte des Guélouk-pas ou lamas jaunes, devenue prépondérante depuis cette époque à cause de sa reconnaissance officielle par l'Empereur de Chine.

Si les luttes des nombreuses sectes bouddhiques au Thibet sont loin d'être édifiantes, il faut avouer cependant que, du Xe à la fin du XVI^e siècle, il y eut un beau mouvement littéraire dont l'apogée est le XI^e siècle. C'est pendant cette période, en effet, qu'eurent lieu les nombreuses traductions des livres sanscrits qui forment à peu près toute la littérature tibétaine. N'exagérons rien cependant : une bibliothèque tibétaine complète contiendrait-elle 600 gros volumes ? Ajoutons encore, sans toutefois pouvoir l'affirmer positivement, mais tout porte à le croire, que du Xe au XIII^e siècles les lamaseries ou monastères bouddhiques du Thibet étaient moralement plus dignes de leur institution et de leur but qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais depuis le XIV^e siècle elles dégénèrent considérablement. Au XV^e siècle nous trouvons encore une traduction, puis le Bedjaria-Kerbo à la fin du

Bouddhisme tibétain

XVIIe siècle. A partir de cette époque, p.202 plus rien. Au point de vue temporel les lamaserie se multiplient et s'enrichissent de plus en plus, mais en même temps se démoralisent au point de scandaliser même le peuple tibétain qui craint les lamas, mais les méprise pour deux raisons, leur insatiable rapacité et leur immoralité.

Telle est, dans son ensemble, l'histoire du bouddhisme au Thibet. Nous aurons à revenir en détail sur plusieurs points importants qui, dans cette courte analyse, pourront paraître hasardés. Que le bienveillant lecteur veuille bien attendre les détails et les preuves.

@

I

DOGMATIQUE

@

Çākya-mouni ne semble pas s'être préoccupé beaucoup de la philosophie ou de la dogmatique de son œuvre, toujours et partout il se montre moraliste socialiste, il n'est pas philosophe. Kshattrya de caste par sa naissance royale, brahmaniste, par son éducation religieuse, il en suit les principes jusqu'à l'âge de 29 ans. Le changement qui s'opère alors en lui n'est pas causé par des doutes sur la vérité de la religion des brahmanes. Ce qui le choque uniquement, c'est la misère humaine qu'il admet comme un fait sans en rechercher la cause première, mais à laquelle il voudrait trouver un remède. Ce n'est qu'après avoir reçu l'intelligence absolue sous l'arbre bodhi que, d'une parole, il fait table rase de toute la mythologie brahmanique pour se substituer à elle. Seul, il se suffit à lui-même et doit suffire à tout le monde. Donc, si dans ses légendes et enseignements, nous rencontrons quelques doctrines dogmatiques plus ou moins clairement exprimées, nous ^{p.203} pouvons être à peu près certains qu'elles ont leurs racines dans le brahmanisme primitif des Védas.

Or, voici en abrégé comment les livres bouddhiques tibétains racontent la formation de la terre. Dans le principe, il n'y avait que de l'eau, d'une part, et des esprits de l'autre. L'un des principaux esprits, voulant un jour faire la terre, prit cinq pierres, les plaça sur cette eau et, par ses prières, sa puissance magique, etc. les féconda et les pierres se développant, devinrent cinq continents. En 1875, me trouvant à Bathang, un vieux lama, nommé Gumbo, assez instruit et assez droit de caractère, me racontait cette histoire que j'avais lue depuis longtemps, mais je l'écoutai, sans mot dire, jusqu'à la fin. Alors, je lui demandai :

— Tu m'as bien dit que, dans le commencement, il n'y avait que de l'eau et des esprits ?

Bouddhisme tibétain

- Oui, c'est bien cela.
- Qu'un esprit prit cinq pierres et les plaça sur l'eau ?
- Vous avez très bien compris.
- Alors, où cet esprit trouva-t-il les cinq pierres, puisqu'il n'y avait que de l'eau ?

Après un moment de surprise, le vieux lama part d'un grand éclat de rire, puis ajoute :

- En effet, où a-t-il pu trouver ces pierres, puisqu'il n'y avait que de l'eau ? J'ai lu cette histoire dans mon livre au moins cent fois, sans penser à me demander où il avait trouvé les pierres.
- Et l'eau, elle-même, d'où venait-elle ? ajoutai-je.
- Je ne sais, me répondit-il, d'un air honteux et peiné, nos livres disent comme cela.

Voici une autre légende qui a rapport à l'apparition de l'homme sur la terre. Quoique tirée des mêmes livres, elle n'avait avec la précédente aucune connexion logique, elle était composée pour le besoin d'une cause particulière. Mais, de l'une et de l'autre, je tirerai la même conclusion. Cette légende part aussi du fait de l'existence des esprits et d'une matière première, avec cette variante ^{p.204} qu'ici l'eau est remplacée par une matière très subtile et d'une délicatesse de goût exquise. Les esprits dévorent cette matière avec une délectation gloutonne et, en punition de ce péché de gourmandise, commencent à s'épaissir ainsi que la matière qui perd un peu de sa délicatesse. Cette évolution se répète, au moins vingt fois, avec des détails de forme seulement, les esprits et la matière se matérialisant toujours, de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin les esprits apparaissent comme des hommes, mais sans distinction de sexes. Un dernier acte de glotonnerie amène cette distinction. Alors tous les hommes, de s'écrier : Khyim, Khyim (maison, maison) dans lesquelles il se retirent et se cachent. De là l'origine des familles et des nations. La famille qui devient la plus glorieuse par sa puissance, ses richesses, etc., et

Bouddhisme tibétain

parvient à dominer toutes les autres est celle des Çākya, la famille de Çākya-mouni, le fondateur du bouddhisme. C'est par son ordre et en sa présence que cette légende est racontée par son premier disciple pour l'instruction des religieux et le maître n'en contredit pas un seul mot.

De ces deux légendes rapprochons encore le fait que, pendant plus de vingt ans, j'ai fait tous mes efforts pour découvrir dans l'opinion des lamas et des laïcs instruits l'idée d'un premier principe créateur et souverain, j'avoue que jamais je ne l'ai rencontrée. Ainsi, par exemple, à Yerkalo, un lama ayant lu dans un de nos livres les preuves philosophiques de l'existence de Dieu, disait : Si ce livre contient la vérité, nos Lhas (esprits) ne sont plus rien. Et à Bathang, en 1875, après une conférence de deux heures, une douzaine de lamas et laïcs soutenaient encore que toutes les créatures avaient été faites par *Mê pa* (le néant). Ils voulaient dire tirées du néant, car lorsque je leur objectai l'axiome ^{p.205} *a nihilo nihil fit*, ils en reconnurent immédiatement l'évidence et me prièrent de résoudre moi-même le problème pour eux insoluble, ce que je fis bien volontiers, concluant que ce premier principe créateur par sa seule volonté est celui que nous appelons Nam-Kyi-da-po (le maître du Ciel), celui que nous adorons seul et que tous les hommes doivent adorer et servir, puisqu'en sa qualité de créateur, il est maître et Seigneur souverain.

Au lieu de contredire ma conclusion, voilà que mes interlocuteurs prétendent tout à coup, comme par révélation, trouver la même doctrine dans leurs livres sacrés. D'après l'un, celui que j'appelle *Nam-Kyi-da-po* n'est que *Eu-sel* (la lumière brillante). Un autre prétend que c'est *Sang-guié* (l'abondamment caché). Celui-ci propose *Chié-pa* (l'agent), celui-là, *Rong-hiong* (l'étant par soi-même), ou bien *Kun-tou-zong-bo* (l'entièrement bon), ou bien *Tam-Kyé-Khyin* (qui connaît tout), etc., etc. Je les écoutai en silence, discutant entre eux sur la valeur respective de leurs personnages, sans qu'ils pussent tomber d'accord. A la fin, je leur déclarai que je continuerais à adorer et à prêcher mon *Nam-Kyi-da-po* seul, et les engageai à faire comme moi ; ce serait le bon moyen de s'entendre entre eux et avec tout le monde. Leur

Bouddhisme tibétain

conclusion fut bien différente. Dès le jour même, à la lamaserie comme au marché, ils disaient publiquement : Il n'y a pas moyen de parler avec ces étrangers, on est certain de rester la bouche fermée. Donc, il faut les chasser du pays (*sic*) !

Soyons un peu plus logiques que ces Messieurs. De ce qui précède, nous pouvons conclure que le bouddhisme tibétain, théorique et pratique, est athée négativement, en ce sens qu'il ne s'occupe pas de la question de l'existence ou de la non-existence d'un principe créateur et souverain. Telle il a reçu cette doctrine, telle il la ^{p.206} conserve sans réfléchir, sans mettre un *atqui* en tête de la mineure, sans chercher d'autre *ergo* que celui-ci : Mon livre l'a dit, donc c'est vrai. Ne leur en voulons pas trop cependant. Dès qu'on leur a fait toucher du doigt l'inconséquence de leur théorie, la droiture naturelle de leur raison se révolte, ils sont prêts à admettre la doctrine contraire, ils cherchent même à la justifier en citant les épithètes par lesquelles leurs livres ont personnifié en plusieurs divinités les attributs de la seule vraie divinité. Mais si on les pousse dans ce dernier retranchement, alors arrive immédiatement et sans *atqui* le terrible *ergo* : A la porte ces gens là. Que voulez-vous, ils n'ont pas étudié la logique d'Aristote, comme nous autres Européens !

Ce bouddhisme primordial était-il, d'ailleurs, aussi athée qu'il le semble à première vue ? Oui, peut-être pour un petit nombre d'intelligences d'élite qui, parmi les Indous seulement, se complaisaient dans les abstractions philosophiques, mais pour le commun des hommes, les Dévas (en tibétain Lhas) bons et mauvais, qui jouent un si grand rôle dans les légendes et les enseignements de Bouddha, n'étaient-ils pas des êtres supérieurs à la pauvre humanité, capables, s'ils étaient bons, de lui procurer les biens qu'on leur demandait, capables, s'ils étaient méchants, de nuire et, par conséquent, il était prudent de les apaiser par des prières, des offrandes et des sacrifices ? De là le culte des génies et des héros qui, dans la vie pratique actuelle, est bien plus en honneur que le culte de Bouddha lui-même. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des dévas (lhas) primitifs que nous avons vus dans

Bouddhisme tibétain

la seconde légende se métamorphoser en hommes, mais de ceux qui existaient au temps de Çâkya-mouni. Que sont-ils donc d'après la doctrine bouddhique ? Des êtres qui, en passant par des ^{p.207} existences innombrables et des vicissitudes continuelles d'ascension et de rechutes, à travers les six modes de transmigration des âmes, sont enfin parvenus, par leur propre énergie et leurs vertus naturelles à remonter au ciel, leur séjour d'origine, où ils attendent, dans la jouissance de plaisirs sensuels, la délivrance finale, le Nirvâna (en thibétain Mê-pa), à moins qu'à l'exemple de Çâkya-mouni, ils ne choisissent de renaître encore une fois pour le bonheur de l'humanité souffrante. Telle est la théorie philosophique. Elle transforme naturellement tous les lhas en génies, en héros, elle les divinise presque et, par conséquent, les rend dignes d'un culte au moins, pour le vulgaire.

Ne nous faisons pas d'illusion. En pratique, les lhas sont loin de se montrer des héros dans leur ciel où il s'enivrent du *deu-tsi* au goût cent fois varié et qui dissipe tous les chagrins ; où ils habitent sur la montagne parfaite, *Ré-rop*, construite de pierres précieuses et d'or ; où ils respirent les parfums les plus exquis sous le frais ombrage des agréables forêts de Pasam et de Sandal ; où le musicien divin, *Tchré-sa*, réjouit leurs oreilles par les accords les plus mélodieux ; où le prince des médecins guérit toutes leurs maladies ; où des prostituées célestes charment leurs loisirs ; où ils procréent des fils et des filles dignes de leurs pères et mères, etc., etc. Tous ces traits de caractère sont tirés textuellement du *dictionnaire des Synonymes*, composé en sanscrit et fidèlement traduit en thibétain. La peinture est, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec la littérature classique et sacrée. Le ciel bouddhique, séjour des lhas, tel que je l'ai vu représenté dans toutes les pagodes que j'ai visitées au Thibet, ferait rougir Mahomet et ses houris elles-mêmes. Après avoir bien lu et bien vu, l'on se demande avec stupéfaction comment des êtres ^{p.208} si sensuels, si immoraux, peuvent encore passer, même aux yeux du vulgaire, pour des héros et des génies. Hélas ! ce n'est pas philosophique, mais c'est très humain, trop humain même, puisque les mythologies grecque et romaine, nous offrent le même spectacle de navrantes turpitudes.

Bouddhisme tibétain

Il est probable que, dans le principe, le bouddhisme plaçait tous les lhas dans le ciel dont nous venons de parler, mais nous ne tardons pas à voir s'introduire dans la littérature sacrée une autre catégorie de lhas personnifiant les forces de la nature et régissant le ciel, le soleil et les astres, la terre et les éléments. Ces esprits n'ont pas, en tibétain, de nom propre comme Apollon, Saturne, Eole, etc. ; ils sont simplement désignés par l'objet de leur emploi, par exemple : l'esprit du ciel, du soleil, de la terre, du vent, des eaux, etc., etc. Ne seraient-ils pas ces esprits désignés sous le nom générique de *Lha-ma-yin* qui sont seulement dans la voie de devenir lhas et qui, avant d'aller au ciel, présideraient aux phénomènes du monde ? Leur passage dans la cinquième hiérarchie des transmigrations qui est immédiatement inférieure à celle des lhas le ferait supposer. Cependant, je n'ose affirmer, le *dictionnaire des Synonymes* étant très sobre de détails à leur égard. Il semble même en faire des esprits antérieurs aux lhas proprement dits, quoiqu'ils n'aient pas encore atteint cette dignité. Ils sont nés des offrandes et quoiqu'occupant un rang subalterne, ils méprisent les lhas et parfois s'opposent à eux. Tout cela est bien obscur, il faut l'avouer, mais prouve surabondamment que le bouddhisme est loin d'être aussi simple et aussi athée qu'on le prétend.

Cependant nous n'avons encore considéré le bouddhisme que dans les hauteurs célestes, pour ainsi dire, redescendons sur la terre et nous assisterons à une ^{p.209} métamorphose plus palpable, plus générale, plus complète. Sans doute, le bouddhisme conserve toujours à Bouddha le premier rang ; *Sang-guiè* reste le premier des êtres, le plus vénéré, le plus populaire, mais bientôt Brahma, Vishnou, Siva, Indra et tout le panthéon des néo-brahmanistes le suivent de près et partagent avec lui des titres ou épithètes qui rendent fort problématique la suprématie réelle de Bouddha. Le fait est qu'à partir de ce moment le bouddhisme est devenu polythéiste comme le néo-brahmanisme. Les luttes théologiques ou violentes qu'il eut à subir dans l'Inde rendent suffisamment compte de l'opportunité de ce fait capital, mais ces raisons n'existaient pas pour les pays où le bouddhisme se propagea dans la suite. Cependant nous

Bouddhisme tibétain

trouvons les divinités brahmanistes introduites par le bouddhisme au Cachemire, en Chine, au Thibet, au Népal, en Tartarie, etc., preuve, ce me semble, que la religion de Bouddha était déjà devenue polythéiste avant sa dispersion, c'est-à-dire vers le commencement de l'ère chrétienne. Mais là ne se borna pas sa dégradation successive. A chaque peuple qu'il venait soi-disant éclairer de la pure lumière, il empruntait sans scrupule les superstitions antérieures à son arrivée et se les incorporait. C'était, sans doute, le moyen d'éviter les luttes violentes et de se faire admettre facilement, mais aussi c'était le moyen infallible de perdre toute homogénéité et de se diviser en autant de bouddhismes qu'il conquérait de peuples. En Chine, il devenait magique avec les sectateurs de la religion Tao et reconnaissait les dieux locaux institués par décret impérial. Au Thibet et en Mongolie, il devenait fétichiste et sorcier, comme il était devenu brahmaniste dans l'Inde. Retrouver maintenant le vrai bouddhisme dans ce chaos de bouddhismes athées, spirités, polythéistes et fétichistes est absolument impossible.

p.210 D'après cette vue d'ensemble, il est évident que le bouddhisme, dans son principe athée, ne s'est pas élevé aussi haut que plusieurs religions païennes, et, de chutes en chutes, il est tombé aussi bas que toutes les autres religions qui n'ont pour base que la raison humaine, c'est tout naturel. Entrons maintenant dans l'examen de quelques dogmes bouddhiques en particulier.

1° — La transmigration des âmes

En théorie, elle consiste à dire que le corps seul meurt tandis que l'âme passe dans un autre être vivant d'une classe supérieure ou inférieure, suivant le degré de mérites ou de démérites acquis dans la vie précédente. Il y a six grandes classes de transmigrations, dont trois mauvaises et trois bonnes. Au dernier degré de l'échelle est l'Enfer divisé en neuf froids et neuf chauds. Puis, en remontant, viennent les prêtas ou types de la misère, représentés sous la forme d'un monstre à tête, bouche et ventre énormes, dévoré par la faim, mais ne pouvant rien avaler parce que son cou est mince comme un fil. En troisième lieu

Bouddhisme tibétain

la classe des animaux avec ses innombrables variétés. — Les trois classes heureuses sont : 1° Les hommes, tous égaux par nature en théorie, mais en pratique et en ce qui concerne la transmigration, fort différents les uns des autres, suivant qu'ils sont riches ou pauvres, puissants ou faibles, nobles ou plébéiens, hommes ou femmes, religieux ou laïcs, etc., etc. — 2° Les Lha-ma-yin, et 3° les lhas dont nous avons parlé plus haut. Aucun de ces lieux n'est un séjour perpétuel, c'est un lieu de passage où l'âme se purifie, en les expiant, des fautes commises ou jouit d'un bonheur mérité dans les existences précédentes. Dans chaque classe il y a aussi une multitude de degrés par lesquels l'âme peut passer et mériter ou démériter pour les existences suivantes. De sorte que après avoir été un saint lama, ^{p.211} par exemple, on peut devenir, il est vrai, un lha, mais si dans l'état de lha on vient à démériter on peut très bien renaître homme, animal ou tomber en enfer. Alors, tout est à recommencer. Ce tourbillon des existences successives et innombrables se mesure par des Kalpas ou périodes indéfiniment prolongées de temps que l'imagination multiplie par des périodes semblables, seule idée que les bouddhistes se forment de l'infini. Le Nirvâna seul met un terme à cet état de continuelles renaissances et de perpétuelles vicissitudes considérées comme un mal en soi, même dans les classes les plus heureuses. On le voit, c'est toujours le même esprit de pessimisme qui a inventé cette théorie. En l'adoptant, le but de Çâkyamouni était, sans aucun doute, d'épouvanter les hommes, et par la crainte seule, les forcer à la pratique de la vertu et à l'observation fidèle de sa religion. Il a complètement manqué son but. Le repos final semble si éloigné et le privilège d'un si petit nombre ; les transmigrations, étant un mal intrinsèque, conduisent à des résultats si problématiques, que la presque-universalité des hommes découragée en tire la conclusion pratique du pêcheur répondant au petit poisson qui dit : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Aussi, personne ne s'occupe-t-il du Nirvâna que l'on connaît à peine, ni de la transmigration à laquelle chacun dirait volontiers comme le bûcheron de la fable : Si je t'ai appelée, c'était pour m'aider à porter encore le fardeau de la vie présente.

Bouddhisme tibétain

De la doctrine de la transmigration des âmes sont sortis un précepte moral et une croyance vulgaire. Le précepte est celui de ne pas tuer les êtres vivants ; nous en reparlerons en traitant de la morale bouddhique.

2° — La croyance aux bouddhas vivants

@

consiste à croire que certaines personnes privilégiées sont, pendant ^{p.212} leur vie mortelle, l'incarnation soit de Bouddha lui-même, soit de quelqu'autre esprit céleste (*Iha*). Par une contradiction flagrante avec l'état de Nirvâna qui implique essentiellement la cessation des renaissances et de l'existence personnelle, Bouddha continue à renaître et à s'incarner. Les 37 premières incarnations après celle de Çâkyamouni eurent lieu dans l'Inde tant que sa religion y fut florissante. A la 38e, il choisit pour s'incarner le premier roi du Thibet *Gnia-tchré-tsen-bo*, et depuis lors il ne quitte plus la terre sacrée des neiges. Actuellement, il en est à sa 63e incarnation en la personne du Dalai-lama de Lhassa. Dans ces derniers siècles, pour éviter un schisme dans la secte officielle des Gué-louk-pas, et par décret impérial, Bouddha a eu la complaisance de se diviser en deux, son esprit seul s'étant incarné en la personne du *Dalai-lama* et son cœur s'étant incarné en celle du lama de *Tcra-chi-lum-bo*, qui est ainsi devenu presque l'égal du Dalai-lama pour ne pas être son rival. Il est probable que dans les commencements il n'y avait qu'un seul Bouddha incarné (*Tchreul-Kou*), mais les sectes anciennes qui avaient joui du privilège de sa présence au moment où elles avaient la prépondérance ne voulurent pas le perdre en se voyant supplantées par les sectes nouvelles qui, elles aussi, en vertu du droit du plus fort, prétendirent avoir à leur tête le vrai représentant de Bouddha. De là, multiplicité des Bouddhas vivants. Ils sont tellement nombreux aujourd'hui que tout monastère, tant soit peu important, se vante d'avoir un ou plusieurs Tchreul-Kou. Sans doute, tous ne prétendent pas être les représentants de Bouddha et Çâkyamouni, mais bien de quelque esprit céleste en voie de devenir Bouddha.

Bouddhisme tibétain

Comment reconnaît-on qu'un enfant nouveau-né est le vrai successeur d'un Tchreul-Kou décédé ? M. Huc l'a ^{p.213} raconté d'une manière fort pittoresque, oubliant peut-être un peu trop de faire remarquer que l'ambition, la politique et surtout l'argent peuvent rendre un aussi bon compte de la validité de cette élection que le prétendu miracle opéré par l'enfant reconnaissant, entre plusieurs autres objets, ceux dont il faisait usage dans sa vie précédente. Les lamas toujours et les ambassadeurs chinois quand il s'agit du Dalaï-lama n'y sont pas trompés comme le vulgaire. Ces Tchreul-Kou ont-ils, au moins, dans leur personne, leur intelligence exceptionnelle, leurs actions merveilleuses, quelque chose qui les distingue du commun des religieux ? Nullement. Comme les autres enfants, ils sont obligés de réapprendre la religion dont ils sont la personnification, et l'alphabet et tout ce qu'ils sont censés avoir su dans leurs vies précédentes. Ils sont soumis aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités, aux mêmes passions de la nature que les autres hommes. Jamais je n'ai entendu dire qu'ils opèrent des prodiges. Ceux avec lesquels je fus en relation m'ont paru des hommes très ordinaires, l'un d'eux était même une canaille, un polisson et un ivrogne bien connu. Malgré tout, ils ont la réputation d'être Tchreul-Kou, donc ils le sont. Remarquons encore, en passant, que leur qualité de Bouddha vivant ne leur donne pas *ipso facto* la supériorité du monastère auquel ils appartiennent ; s'ils deviennent parfois supérieurs, c'est qu'ils ont été élus par les religieux à cause de leur talent administratif personnel. — Quel est donc le rôle de ces Bouddhas vivants ? Dans certaines circonstances et cérémonies, se laisser adorer comme des idoles vivantes, voilà tout leur rôle et, en échange de ces actes d'adoration, ils donnent une bénédiction aux fidèles qui ne se présentent jamais les mains vides. Cette dernière ^{p.214} circonstance explique à elle seule la multiplicité des Tchreul-Kou tibétains.

De ce fait que je viens d'exposer aussi fidèlement que possible, découle une conséquence dogmatique très importante, c'est que, en outre des dégradations déjà signalées plus haut, le bouddhisme tibétain est encore tombé dans un genre d'anthropomorphisme qui lui

Bouddhisme tibétain

est tout à fait spécial, l'adoration de l'homme encore vivant sur cette terre. A ce point de vue, les adorateurs d'Hercule, de Diane, etc. étaient bien supérieurs aux adorateurs des Bouddhas vivants du Thibet. Il n'y a que le fétichisme grossier qui soit au-dessous, et nous avons déjà remarqué que le bouddhisme est descendu jusqu'à cet idiotisme intellectuel dans bien des pays, au Thibet particulièrement.

3° — Le Nirvâna

@

Il nous reste à expliquer le moins mal possible ce dernier article du symbole bouddhique.

Entreprise difficile, impossible même, puisque les bouddhistes eux-mêmes ne s'entendent pas. Il me semble, qu'il y a dans cette doctrine du Nirvâna un côté négatif et un côté positif. La cessation des renaissances dans l'un quelconque des six modes de transmigration et, par conséquent, la délivrance du mal originel, et la soustraction de l'être personnel aux vicissitudes, fluctuations et misères de la vie, toutes ces négations semblent assez clairement et universellement admises par les auteurs bouddhistes. Mais qu'y a-t-il de positif pour l'âme dans le Nirvâna, repos ou bonheur personnel, absorption ou anéantissement ? C'est ici que les obscurités, les contradictions même abondent. Aussi je ne m'étonne nullement que nos savants orientalistes croient, de bonne foi, y trouver leur système favori et préconçu. Suivant les uns le Nirvâna est un état dans lequel l'âme, possédant encore une certaine personnalité, jouit d'un repos assuré, p.215 mais exempt de peine comme de félicité réelles. D'autres, partant du même point de vue, accordent à l'âme une certaine félicité par sa participation à l'intelligence absolue. Quelques-uns trouvent dans le Nirvâna une absorption totale de la personnalité privée dans la grande et unique personnalité de Bouddha. Enfin, beaucoup croient que le Nirvâna est l'anéantissement pur et simple. Je ne me charge pas de discuter la valeur relative de ces opinions, non seulement diverses, mais contradictoires. Les exposer simplement suffit pour prouver que malgré

Bouddhisme tibétain

tous les dévouements de la science moderne, le problème du Nirvâna est toujours aussi obscur qu'auparavant. Est-il insoluble ? Je le crains.

Il me reste à dire brièvement quelle est l'opinion des tibétains bouddhistes sur le Nirvâna. D'abord le commun du peuple ne soupçonne pas même l'existence de cette grave question. Quant à ceux qui ont étudié les livres, la très grande majorité n'y a pas plus songé que le vulgaire. Quelques très rares docteurs seuls en ont une connaissance très sommaire. La plupart du temps, quand on les interroge sur ce sujet, ils croient que vous voulez seulement parler de la transmigration et vous répondent en conséquence. Très surpris que vous insistiez et s'apercevant alors que vous les interrogez sur la fin dernière, ils vous répondent par le mot des livres : *Mê-pa*. Si en logicien européen vous demandez : Qu'est-ce que *Mê-pa*, la réponse sera infailliblement : *Mê-pa*, c'est *Mê-pa*, rien de plus clair. Or, en tibétain, *Mê-pa* signifie et ne peut signifier que la privation, la non-existence, le non-être, en un mot, le néant. Remarquons ici que ce mot fut choisi pour traduire celui de Nirvâna par les docteurs indous qui étaient venus prêcher le bouddhisme et présidaient à la traduction des livres sacrés, ce qui indiquait que leur opinion sur le Nirvâna ^{p.216} était aussi celle de néant. Remarquons, en second lieu, que ce mot de *Mê-pa* est le même employé par ces mêmes docteurs pour exprimer le néant primitif, l'absence absolue des créatures, comme nous l'avons montré en commençant. Il est donc très probable que de même que le bouddhisme est athée dans son premier principe, de même il est néant dans sa fin dernière. Nous avons vu ce qui reste de vérités dogmatiques entre ces deux extrêmes. Pauvre, très pauvre religion que le bouddhisme !

@

II

MORALE

@

p.385 Si Çâkyamouni fut un très pauvre philosophe et théologien dogmatique, a-t-il été, au moins, un moraliste éminent ? Je l'ai déjà dit : « Sous ce rapport, il est au-dessus de tous les autres fondateurs de religions païennes », et je ne retire pas cette parole. Est-ce à dire que je regarde la doctrine morale bouddhique comme parfaite, sans défaut, suffisante même ? Oh non ! Étudions-la sans parti pris, sans passion, surtout au point de vue tibétain.

Pour éviter une confusion déplorable dans laquelle sont tombés bien des auteurs, distinguons tout d'abord la morale générale imposée à tous les sectateurs de la religion bouddhique, des préceptes particuliers imposés aux religieux, de même que dans la religion chrétienne on distingue les préceptes du décalogue des conseils évangéliques.

1° — Morale générale imposée à tous les bouddhistes

Cette morale est contenue dans un décalogue dont voici le texte dans toute sa simplicité et concision. Les trois premiers préceptes ont rapport aux actions : 1° Ne p.386 pas tuer les êtres vivants ; 2° ne pas prendre ce qui ne nous est pas donné, c'est-à-dire ne pas voler ; 3° ne pas commettre des actions impures. — Les quatre préceptes suivants ont rapport aux paroles : 1° Ne pas dire de mensonges ; 2° ne pas dire de paroles inutiles ou futiles ; 3° ne pas dire des paroles d'envie, médisance ou calomnie ; 4° ne pas dire des paroles grossières ou de querelles. — Les trois derniers commandements ont rapport aux pensées : 1° Ne pas penser à nuire ; 2° ne pas convoiter ; 3° ne pas penser (voir) à des choses impures. — A ces dix préceptes, qui sont la base des dix vertus ¹, correspondent dix péchés. Pour les connaître il

¹ Un autre texte indique pour les vertus : 1° l'aumône ; 2° l'observation des règles ; 3°

Bouddhisme tibétain

suffit de retrancher les négations précédentes.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce décalogue bouddhique c'est le caractère exclusivement négatif des préceptes et des vertus, et le caractère positif des vices et des péchés. En bonne philosophie, une thèse, une doctrine qui ne repose que sur un principe négatif n'est ni solide ni profonde. Mais pouvait-il en être autrement du bouddhisme ? puisque nous lui avons vu poser le néant comme premier principe, le néant comme fin dernière, et, entre ces deux néants, les illusions du monde qui est lui-même l'illusion absolue. La morale devait être semblable au dogme, c'est logique et c'est, au moins sous ce rapport, un mérite relatif.

Ce qui frappe, en second lieu, c'est la ressemblance frappante qui existe entre ce décalogue bouddhique et les six derniers commandements du décalogue juif et chrétien. C'est le même ordre d'idées. D'abord les ^{p.387} actions, puis les paroles, et, en dernier lieu, les pensées ou désirs, quoique, logiquement, il semble que l'ordre aurait pu être renversé, les pensées précédant les paroles et les actions. C'est la même forme concise et sentencieuse presque dans les mêmes termes, c'est le même nombre de préceptes. La seule différence notable entre le décalogue de Bouddha et les six derniers commandements de Dieu, c'est que, relativement aux paroles, celui-ci ne contient qu'un précepte et que celui-là en renferme quatre, mais ces quatre sont virtuellement contenus dans le huitième précepte du décalogue chrétien.

Comment expliquer cette ressemblance de fond et ces coïncidences de forme ? Quant à la ressemblance substantielle, c'est assez facile. Puisque ces commandements ne sont que l'expression de la loi naturelle bien comprise, il n'est pas impossible qu'un honnête païen, suivant les lumières de la raison et de la conscience naturelles, ait pu formuler ces lois de la nature. Nous les retrouvons d'une manière plus

la patience ; 4° la diligence ; 5° la constance d'esprit ; 6° la science ; 7° l'habileté à trouver des moyens ; 8° les souhaits (et non la prière) ; 9° la force ; 10° la sagesse. Mais ces vertus sont surtout pour les religieux.

Bouddhisme tibétain

ou moins complète, plus ou moins claire et précise dans les philosophes et autres fondateurs de religion. Si nous les retrouvons dans le bouddhisme formant un code de morale plus complet, plus clair et plus précis, c'est *peut-être* parce que l'auteur de ce code étant plus honnête, plus éclairé et connaissant mieux la nature humaine s'est plus rapproché de la vérité que les autres législateurs païens.

Je viens de souligner le mot *peut-être* parce qu'il me semble impossible d'expliquer les coïncidences d'ordre, de forme et de nombre par les seules qualités de l'auteur. Comment admettre que deux auteurs, vivant à 950 ans de distance, aient suivi précisément le même ordre d'idées dans l'exposé d'un sujet qui comportait aussi rationnellement un ordre inverse ? qu'ils aient trouvé, séparément, juste le même nombre de ^{p.388} préceptes moraux ? Ceux qui connaissent le génie de la littérature indienne si poétique et si diffuse dans les détails, si profonde, pour ne pas dire obscure, dans l'exposition des principes philosophiques, ne seront pas moins étonnés de rencontrer dans les livres bouddhiques ce code de morale simple, clair, précis, sans ornement poétique, sans divagation philosophique. Je ne parle que du texte et non des commentaires qui ont été faits ensuite selon le génie de la langue de l'Inde. S'il y a coïncidence de nombre malgré toutes les probabilités, s'il y a coïncidence d'ordre malgré la logique, et coïncidence de forme malgré la différence de génie des deux langues hébraïque et indienne, osera-t-on l'attribuer au hasard ? Ce grand mot ne dit rien aux vrais savants. La seule explication plausible est celle-ci : Çākya-mouni a pu très facilement, avoir connaissance du décalogue juif, comme nous l'avons dit dans un premier article. Étant athée, et se substituant à toute autre divinité, il aura retranché les trois premiers commandements qui contredisaient sa théorie ; c'est tout naturel. Mais l'on se demande pourquoi il a aussi retranché le quatrième commandement qui contient le principe des devoirs de famille et de société ? Par cet oubli ou cette omission volontaire, le décalogue bouddhique est réduit aux proportions mesquines d'une morale purement privée, mais qui n'a rien de large, de général, de

Bouddhisme tibétain

complet. L'homme reste un individu isolé, sans relation ni avec ses semblables, ni avec un monde supérieur. Le législateur enseigne le moyen d'être un honnête homme, et n'enseigne pas celui d'être un bon citoyen ; c'est une religion qui ne renferme aucun précepte religieux. Sous ce rapport, le décalogue bouddhique est très inférieur aux lois p.389 de Manou, de Confucius et même de Mahomet, à plus forte raison à la loi juive et chrétienne qui règle d'une manière si claire et si complète les devoirs de l'homme et de tout homme, envers Dieu, la société et lui-même. En résumé, la loi morale générale de Çâkya-mouni est très incomplète, c'est un corps mutilé de plusieurs de ses membres essentiels, et, dans ce qu'elle a de bon, nous pouvons, et nous devons, très probablement, en faire honneur à Moïse, autant et plus qu'à Çâkya-mouni.

Cette hypothèse historique de l'origine juive du décalogue bouddhique fût-elle prouvée inadmissible, la doctrine morale de Çâkya-mouni, comme celle de Confucius, Manou, Platon ou Socrate, etc., n'en resterait pas moins entachée d'un vice d'origine essentiel. Il est facile à un philosophe, à un fondateur de religion, de tracer de belles règles *théoriques* de morale, mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, à la nature humaine abandonnée à sa seule faiblesse, sans le secours divin, de les mettre habituellement en pratique. Si cela est vrai, même de ces chrétiens qui négligent ou rejettent le secours de la grâce divine, à combien plus forte raison cela n'est-il pas vrai de la doctrine bouddhique qui pose en principe que l'homme doit acquérir les vertus et parvenir à la perfection *par les seules forces de son intelligence et de sa volonté*, qui regarde l'infusion de l'intelligence absolue (Bouddha), non comme un secours pour pratiquer la vertu, mais comme le résultat des efforts personnels pour s'élever vers la perfection. Une expérience quotidienne et universelle prouve à tout homme de bonne foi que ce principe est radicalement faux parce qu'il est contraire à la nature humaine déchue. Donc, la dégénérescence morale du bouddhisme est une conséquence naturelle de son p.390 vice d'origine, tandis que les dégénérescences privées ou sociales

Bouddhisme tibétain

analogues que l'on peut signaler dans le christianisme ne s'y trouvent qu'à l'état d'accident, précisément parce que ces individus ou ces sociétés se sont écartés de la religion qui, non seulement leur donnait le précepte, mais encore leur fournissait le moyen efficace de l'accomplir.

De même que dans la première partie de ce travail, j'ai fait l'histoire des dégradations successives du dogme bouddhique, de même je devrais ici montrer, par l'exemple particulier du Thibet, le peuple le plus exclusivement bouddhique, l'état de dégradation dans lequel est tombée la morale de Çâkya-mouni. Mais, auparavant, il me semble nécessaire de traiter encore une question de principe. Je veux parler de l'amour des hommes et du désir de les conduire à la délivrance par l'apostolat, en un mot de la charité bouddhique.

Cette idée n'a pu sortir de la tête, de l'intelligence de Çâkya-mouni, car elle est en contradiction logique avec son système athée en principe, ennemi de l'existence pendant la vie, et n'ayant que le néant pour fin dernière. Pourquoi, en effet, aimer des êtres qui, n'ayant rien de commun avec nous dans leur origine, ne sont pas de notre famille, nous sont des étrangers ? Pourquoi aimer des êtres dont l'existence même et la naissance sont regardées comme un mal intrinsèque ? La logique aurait dû conduire le législateur bouddhique à ordonner ou bien le célibat perpétuel et universel, ou bien la destruction de la race humaine ? Pourquoi aimer des êtres destinés au néant, qu'il faudra quitter éternellement après les avoir tant aimés, et qui, eux-mêmes, ne pourront plus jouir du fruit de notre amour ? Non, cette idée de charité fraternelle ne pouvait sortir logiquement du cerveau de Çâkya-mouni, comme elle ressort ^{p.391} logiquement du principe chrétien contenu dans ces simples paroles : Notre Père qui êtes au Ciel. C'est du cœur de Çâkya-mouni qu'est sortie cette idée ou plutôt ce sentiment de la charité fraternelle, et, il faut l'avouer, il en a donné de beaux préceptes et de beaux exemples, à en croire, sur parole, ses légendes et les livres composés par ses disciples longtemps après la mort de leur maître. Cette charité fraternelle étant le principe et le but de toute la loi morale

Bouddhisme tibétain

de Çâkya-mouni, comment se fait-il qu'il ne l'ait pas placée en tête de son décalogue *comme précepte positif* ? Par exemple : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Mais non, pour le législateur bouddhique la charité devient une *vertu négative*. Pour être charitable, il faut, mais il suffit de *ne pas* tuer les êtres vivants ; il faut, mais il suffit de *ne pas* voler, etc., etc. C'est ainsi, seulement, que nous pouvons logiquement rattacher le décalogue bouddhique au principe sentimental de l'amour des hommes.

De plus, la charité bouddhique est encore négative de deux manières : 1° Ce n'est pas précisément pour le prochain, c'est pour soi-même qu'il faut être charitable, c'est pour acquérir des mérites et par ces mérites obtenir une heureuse transmigration et, enfin, le Nirvâna. Il n'y a rien de désintéressé, tout est égoïste dans cette charité ; 2° le mérite de la charité bouddhique se mesure bien moins sur les dispositions intérieures de celui qui la fait et les besoins de celui qui la reçoit que sur les *mérites* réels ou supposés de celui *qui la reçoit*. Par exemple : faire l'aumône à un laïc, pauvre et malade, est bien moins méritoire que de faire l'aumône à un religieux, fût-il riche et bien portant. Par exemple encore : Insulter ou maltraiter un homme du peuple juste et innocent, est un moindre péché que d'insulter ou maltraiter un lama, fût-il le plus grand coupable du monde.

p.392 D'après ce qui précède, qui oserait comparer l'idéal de la charité bouddhique à l'idéal de la charité chrétienne ? Ces deux charités diffèrent essentiellement dans leur principe, leur mode d'action et leur but. L'une est le soleil qui possède en lui-même la lumière, la chaleur, et donne la vie ; l'autre, est une de ces petites planètes errantes dont la lumière réfractée est à peine perceptible et ne communique ni chaleur ni vie. Aussi, ne trouvons-nous, dans le bouddhisme, ni hôpitaux, ni orphelinats, ni refuges, ni aucune de ces institutions charitables ou même simplement philanthropiques nées au sein du christianisme pour le soulagement de toutes les misères humaines, physiques ou morales. Nous n'y trouvons que l'ordre religieux et mendiant que nous aurons à apprécier dans la seconde partie de ce travail.

Bouddhisme tibétain

La morale générale bouddhique étant ainsi réduite à sa juste valeur de doctrine purement négative, incomplète et partiellement illogique, je n'ai aucune répugnance à admettre et à reconnaître que Çâkya-mouni, personnellement, et un certain nombre de ses sectateurs individuellement, aient été des hommes bons, honnêtes, moraux, charitables, grands même, dans la mesure de la nature déchue ; mais qu'ils aient été parfaits, je ne puis l'admettre, et les faits de leur vie, étudiés sans parti pris, le prouvent abondamment. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Çâkya-mouni se montre charitable et veut sauver les hommes, mais il ne se montre pas moins orgueilleux. Cette parole qu'on lui prête à sa naissance : « Je suis le premier et le plus grand des hommes », est répétée si souvent et affirmée si audacieusement, qu'on se demande : Est-ce l'orgueil ou la charité qui est le mobile de sa vie ? La charité n'est-elle pas, pour lui, un simple moyen de se faire reconnaître pour le premier des hommes ? Quoi qu'il en ^{p.393} soit, ces *saints* du bouddhisme sont de rares et honorables exceptions. Ces exceptions ne détruisent pas la règle, elles prouvent seulement que ces *saints* ont été meilleurs que leur religion, tandis que les *saints* du christianisme, si saints soient-ils, ne réalisent que l'idéal de leur religion, et, s'ils y parviennent, ce n'est pas par leur propre force, mais seulement avec la grâce de Dieu.

Pratique de la morale générale

C'est le décalogue chrétien et la grâce de Dieu qui ont moralisé l'empire romain si corrompu malgré sa grandeur intellectuelle, législative et militaire. C'est encore le décalogue chrétien et la grâce de Dieu qui ont moralisé et civilisé les barbares envahisseurs de l'Europe, et ont fait, de l'Europe chrétienne, ce qu'elle est encore malgré ses défaillances, la partie du monde vraiment intelligente, morale, civilisée et prospère. Le décalogue bouddhique n'ayant pour auxiliaire que la raison et la volonté humaines a-t-il produit les mêmes résultats ? Poser cette question, c'est la résoudre. Certains esprits peuvent bien faire le panégyrique théorique du bouddhisme, et même, pour des raisons à eux connues et avec grand étalage de (fausse) science, chercher à en

Bouddhisme tibétain

substituer les principes à ceux du christianisme ; mais si quelqu'un venait leur dire, en face : L'Europe n'est pas plus civilisée que l'Asie, l'Afrique ou l'Océanie ; la France est au même degré de l'échelle sociale que la Chine ou le Thibet, etc., ces beaux esprits se révolteraient, s'indigneraient et ils auraient bien raison. Quelques-uns, plus ignorants ou plus obstinés, oseraient peut-être objecter, tout bas, les noms de l'Inde et de la ^{p.394} Chine. Qu'il nous suffise de leur rappeler que le bouddhisme, après avoir été florissant dans l'Inde pendant quelques siècles, n'y a laissé que des ruines magnifiques, devant lesquelles les archéologues et les artistes peuvent bien s'enthousiasmer, mais qui laissent les moralistes assez indifférents, puisque la civilisation indienne est toute brahmaniste ou mahométane. La Chine est partiellement bouddhiste, mais est-ce au bouddhisme qu'elle doit sa grandeur et sa civilisation ? Évidemment non, puisque Lao-tse et Confucius, codifiant les antiques lois de la Chine, l'avaient civilisée plusieurs siècles avant l'introduction du bouddhisme, en l'an 66 de l'ère chrétienne. Si le bouddhisme exerça une influence en Chine, ce fut une influence délétère en introduisant, avec ses superstitions, un principe de division religieuse. J'avoue, cependant, que cet effet ne se produisit que très peu, parce que le bouddhisme se *chinoisa* bien plus qu'il ne convertît la Chine.

L'Inde et la Chine étant retranchées, que reste-il à l'avoir du bouddhisme pour établir le bilan de ses gloires sociales ? le Thibet, la Birmanie, l'Indo-Chine et Ceylan ! Ce n'est pas merveilleux.

Au Thibet

Parmi ces peuples, qu'on me permette de choisir le plus exclusivement bouddhique de tous, celui qui fut le moins soumis à des influences étrangères, et qu'une expérience de trente-quatre ans m'a permis d'étudier à fond : le Thibet. Est-il la reproduction vivante du décalogue de Çâkya-mouni ? Soyons bref et ne citons que des faits généraux, officiels, indiscutables.

Bouddhisme thibétain

1er et 8e commandements (bouddhiques) : — *Ne pas tuer* p.395 *les êtres vivants.* — *Ne pas penser à nuire.*

Remarquons qu'en vertu du dogme de la transmigration et aussi parce qu'on ne distingue pas très bien entre le principe vital et l'âme, tuer un homme ou un animal est un même péché. Or, l'agriculture n'étant possible que sur une minime portion du territoire et étant très imparfaite, les céréales sont rares, et le thibétain est principalement carnivore, surtout dans les pâturages. Les plus scrupuleux se contentent d'ordonner à leurs domestiques de tuer les animaux. Le péché est pour le meurtrier, la viande pour le maître qui se croit parfaitement innocent.— Les chasseurs sont réputés pécheurs, ceux qui mangent leur gibier n'en sont pas moins saints. — Dans les guerres, tout prisonnier est traité en criminel, torturé et mis à mort, à moins qu'il ne rachète sa vie par une bonne rançon ; *idem* dans les jugements devant les tribunaux. — Il y a, au Thibet, des vallées entièrement peuplées de brigands, et les lamas ne manquent pas parmi eux ; ils se contenteront de vous dépouiller si vous ne résistez pas, mais si vous voulez défendre votre bien, ils ne se feront aucun scrupule de vous tuer. C'est ce qui nécessite les voyages en grandes caravanes.

2e et 9e commandements : — *Ne pas voler.* — *Ne pas convoiter.*

Ce que je viens de dire des brigands s'applique également ici. — Voici la règle à peu près unique de jurisprudence des employés du gouvernement pendant le temps de leur gestion : Celui qui me paie le plus gagne son procès. C'est la coutume remplaçant *tout* code écrit.

L'intérêt légal est, comme en Chine, de 30 p. 100 : Ce qui est illégal, c'est d'exiger, avant le prêt, *un cadeau* équivalent à un autre 20 ou 30 p. 100 ; c'est de ne pas compter douze mois pour une année, p.396 mais de compter une année entière, n'importe à quelle époque la dette soit remboursée ; c'est d'exiger les intérêts des intérêts, quoique tout prêt soit fait sur gage. Or, prêter à de telles

Bouddhisme tibétain

conditions est général de la part des lamaserie en corps, des riches lamas en particulier, et de quelques laïcs, c'est ce qu'on nomme, par euphémisme sans doute, *pou-lun-da-po* (maîtres de dettes). Que les lamas reçoivent un honoraire pour leurs services religieux, rien de plus juste ; qu'ils profitent d'une vieille coutume prescrite leur accordant un *droit de prières* sur chacune des familles de leur district, soit encore ; que dans chaque cas particulier ils discutent le prix de leur marchandise spirituelle, cela regarde la délicatesse des deux contractants, mais que par leurs supercheries ils trompent sciemment le peuple pour rendre leur ministère nécessaire et le prolonger jusqu'à ce que le vide soit à peu près complet dans les maisons de leurs dupes, c'est ce qu'on doit appeler un vol avec abus de confiance. Le peuple s'en doute, en gémit, en souffre, mais n'ose rien dire, il cherche seulement à se compenser en imitant les exemples qu'il reçoit de haut. C'est tout naturel.

3e, 7e et 10e commandements : — *Ne pas commettre d'actions impures.* — *Ne pas dire de paroles grossières.* — *Ne pas penser à des choses impures.*

Soyons bref et aussi réservé que possible. Au Thibet, la polyandrie est regardée comme légale et est aussi commune que la polygamie ; elle existe surtout entre frères n'ayant qu'une seule épouse. Souvent un polygame épouse plusieurs sœurs à la fois ou même une veuve et ses filles nubiles. Le concubinat simple, avec cohabitation habituelle, est considéré comme aussi honorable que les autres formes de mariage. Deux monogames qui se font la promesse mutuelle de fidélité ^{p.397} conjugale, ce qui est très rare, sont regardés comme des modèles de vertu. Aussi, l'adultère du mari est-il compté pour rien, et celui de la femme pour peu de chose, surtout s'il y a profit. De là à prêter sa femme, sa fille ou sa sœur, il n'y a qu'un pas, et c'est fréquent. Quant à la fornication, je ne citerai qu'un fait. L'an dernier, 215 thibétains étaient restés morts sur le champ de bataille, les médecins anglais constatèrent que 184 étaient atteints de la maladie vénérienne. Hâtons-nous de tirer le voile.

Bouddhisme tibétain

4e, 5e et 6e commandements : — *Ne pas dire de mensonges. — Ne pas dire de paroles inutiles ou futiles. Ne pas dire de tchra ma* (envie, médisance, calomnies, mauvais rapports, — ce mot peut signifier tout cela).

Telle est la loi, mais nous pouvons bien en croire le tibétain sur parole. Or, il dit de lui-même : « On ne saura jamais ce qu'un tibétain a dans le ventre ! » (sic), c'est-à-dire ce qu'il pense. Le mot *Khè-pa* qui veut dire habile, savant, est devenu, dans le langage vulgaire, synonyme de trompeur, et le mot *la-lo*, qui veut dire imbécile, est très souvent synonyme de simple, qui ne sait pas tromper. En général, autant le tibétain est humble, rampant et lâche envers celui qu'il croit fort et puissant, autant il se montre hautain, dur et orgueilleux envers le pauvre, le faible et le petit. Ainsi, les mots d'orphelin, de veuve, de mendiant, sont-ils devenus des expressions communes d'insulte et de malédiction. Quant aux serments, le tibétain en est prodigue, il jure par les esprits, par le ciel bleu, par les lamas, par le cadavre de son père et de sa mère, par sa tête, etc. ; ses serments sont souvent accompagnés d'imprécations contre lui-même ou contre les autres, que lui importe puisqu'il ne se croit obligé d'accomplir sa promesse qu'autant qu'il y est forcé, etc., etc., etc.

p.398 Je viens de parcourir tous les commandements ; la pratique tibétaine en est fidèlement résumée en cette phrase. En 1875, je discutais avec un docteur laïc, et lui objectais : Mais ce que vous dites est contraire au précepte de Bouddha. — *Il y a des préceptes, c'est vrai, mais qui s'occupe de cela ? nous avons nos coutumes.* Telle fut sa réponse. Si tous ne la formulent pas si crûment, tous la mettent en pratique. Nous avons vu quelle est cette pratique.

2° — Morale spéciale imposée aux religieux bouddhistes

@

D'après la doctrine bouddhique, l'état religieux n'est pas comme dans le christianisme, un état *pour parvenir* plus sûrement à la perfection, mais un état de perfection déjà acquise. Si l'on devient religieux, c'est que par des mérites acquis dans des existences précédentes l'on a été jugé digne (par qui ?) de renaître dans une classe d'hommes réputée supérieure à toutes les classes de laïcs, parce qu'elle est censée plus rapprochée de la délivrance finale, et que nul laïc ne peut prétendre arriver même à la dignité d'arhat, sans avoir d'abord passé par celle de bikshu ou religieux. D'après la doctrine de Bouddha l'habit ou l'état religieux fait donc non seulement le moine mais le *saint*. La sainteté *n'est pas possible* pour le vulgaire qui peut seulement prétendre à la dignité de religieux et cela après un nombre inconnu et indéfini d'existences. Je sais qu'un religieux peut déchoir de sa dignité et de sa sainteté par les démérites qu'il accumule, et qu'il peut en punition de ces démérites (qui juge ? qui inflige cette punition ?) renaître dans un état inférieur, mais tant qu'il est religieux il est censé saint de fait. Tel est le ^{p.399} principe fondamental de l'ordre religieux bouddhique. Inutile de faire remarquer combien il diffère essentiellement du principe qui a suscité dans l'église chrétienne les ordres monastiques. Mais je puis bien faire remarquer que Çâkyamouni après avoir tant combattu contre l'exclusivisme de caste des Brahmes est tombé dans une autre espèce d'exclusivisme qui n'est guère moins tyrannique. Sans doute toutes les classes de la société peuvent entrer dans l'ordre religieux, mais pas de salut, pas même de sainteté pour quiconque ne passe pas par l'ordre religieux. Par contre, un religieux, même un Bouddha vivant, peut être vicieux, criminel même, gare à lui au moment de sa future renaissance, mais tant qu'il vit dans l'état religieux il jouit des privilèges de *sainteté honorifique* inhérents à cet état. Sans un exemple, aucun Européen ne comprendrait ce dernier trait. Qu'on me permette d'en citer un seul. J'ai connu très particulièrement un Bouddha vivant renommé dans tout le

Bouddhisme tibétain

pays et souverainement méprisé pour son ivrognerie, son inconduite avec neuf femmes, ses injustices dans le commerce et sa fourberie. Cependant quand il arrivait quelque part, le peuple venait lui demander sa bénédiction, ses prières, l'invitait à jeter les sorts, etc., etc., et il se prêtait à tout sérieusement. On le croyait et il se disait arhat, donc il était saint *ipso facto*, et malgré ses désordres bien connus, ses bénédictions et ses prières étaient plus recherchées que celles d'un bon religieux n'ayant pas la qualité de bouddha vivant.

L'ordre religieux étant envisagé à ce point de vue qui est le véritable point de vue bouddhique, il s'ensuit que tout religieux, n'eût-il atteint que le dernier degré dans la nombreuse hiérarchie lamaïque, se considère comme un homme d'une condition supérieure et plus p.400 méritante que celle de tous les séculiers et il agit en conséquence. Tout le monde lui doit le respect, il ne le doit à personne. Le peuple doit être très honoré de travailler pour lui, il ne doit travailler pour personne. Si les séculiers subviennent à ses besoins ils ne font que leur devoir, il ne leur doit aucune reconnaissance ; au contraire, l'aumône faite à un religieux étant la plus excellente, le laïc doit être reconnaissant au religieux qui lui a procuré l'occasion d'acquérir plus de mérites, etc., etc. Les religieux chrétiens se nommaient et se montraient : les petits, les mineurs, les minimes, les serviteurs des infirmes, les petites sœurs des pauvres. Le religieux bouddhiste lui se nomme et se montre *Lama*, homme supérieur. Humilité et orgueil, quoi de plus contradictoire !

Quoi de plus contradictoire aussi que le but proposé. Le monastère chrétien est un asile assuré ouvert à la faiblesse humaine contre ses propres défaillances possibles et contre les dangers d'un monde corrompu ; le monastère bouddhique est un trésor de sainteté et de mérites dont on acquiert la propriété par le seul fait de l'entrée en religion. (C'est du moins la théorie, mais en pratique, je l'avoue, cette considération purement spirituelle n'entre presque jamais en ligne de compte dans le choix de l'état religieux dont les avantages humains et matériels ont bien plus d'influence sur l'esprit tibétain). Le chrétien

Bouddhisme tibétain

choisit l'état religieux par charité, par amour pour Dieu et pour son prochain ; c'est la charité qui le rend généreux et le presse de s'imposer volontairement et librement les conseils évangéliques qui le sacrifieront tout entier à l'objet de son amour, Dieu et le prochain. Le moine bouddhiste n'a pas de Dieu à aimer et il regarde les autres hommes du haut de sa grandeur. S'il adopte la voie (théorique) du ^{p.401} renoncement aux illusions du monde, c'est par égoïsme, pour se soustraire à la loi fatale des renaissances, source de toutes les misères. Le religieux chrétien embrasse (pratiquement) la même voie pour pouvoir se dévouer plus complètement et sans partage à Dieu et à ses semblables. La vie éternelle et bienheureuse est sans doute le but final du religieux chrétien, mais c'est une grâce qu'il espère de la bonté de son Dieu ; le Nirvâna est pour le religieux bouddhiste un bonheur auquel il a droit. Qu'il observe seulement les règles tracées par le maître pour arriver à ce terme et il l'obtiendra certainement.

Ces notions préliminaires sur l'état religieux bouddhique étaient nécessaires pour faire bien comprendre la portée du code de morale spéciale qui le dirige. Les règles qu'il trace ne sont plus des *conseils* pour atteindre une plus grande sainteté en cette vie, quels conseils en effet donner à des hommes qui par état ont déjà acquis une sainteté inadmissible dans la vie présente ? Ce sont des lois rigoureuses qu'il faut observer, sous peine de ne pouvoir arriver à l'état d'arhat et à la délivrance du Nirvâna. Le mobile et le but proposés au religieux bouddhiste étant tout personnels le moyen pour atteindre ce but doit tendre à le séparer entièrement de tout ce qui n'est pas lui-même. Dans cet ordre d'idées le renoncement était logique, l'apostolat était illogique. De l'apostolat je n'ai pas à parler ici, ce n'est pas une question de morale. Quant au renoncement il est non pas conseillé mais obligatoire, comme celui que prêchaient les fakirs brahmanes, comme celui qu'acceptent volontairement les religieux chrétiens les plus austères. Avec ces différences cependant : 1° Que les fakirs exigeaient des mortifications exagérées et excessives, tandis que Çâkyamouni ne prescrit qu'une mortification modérée et

Bouddhisme tibétain

proportionnée aux forces ordinaires ^{p.402} de la nature humaine. 2° Que le renoncement intérieur si nécessaire d'après la doctrine chrétienne que, sans lui, le renoncement extérieur ne servirait de rien, et qu'avec lui, un laïc vivant dans le monde peut avoir le même mérite qu'un religieux, ce renoncement intérieur n'est pas prescrit, il est à peine soupçonné dans le bouddhisme. 3° Le renoncement effectif est prescrit par le bouddhisme comme un moyen *infaillible* de *détruire* tout désir, toute affection aux choses de ce monde, d' *anéantir* toute concupiscence, toute passion. C'est le pessimisme pratique dont nous avons déjà signalé la théorie dogmatique. Dans l'ordre religieux chrétien le renoncement affectif et effectif ne sont prescrits que comme moyen de purification progressive de l'âme, avec le secours de la grâce divine ; le renoncement bouddhique tue, le renoncement chrétien vivifie. Ces réserves faites, reconnaissons franchement que Çâkya-mouni s'est montré véritablement ascète en plaçant le renoncement pour fondement de la sanctification. A ce fondement il ne manque que la pierre angulaire de l'humilité ; c'est beaucoup, il est vrai, mais enfin il ne cherche pas comme les épicuriens de tous les temps à améliorer l'homme en flattant toutes ses passions ; il ne se contente pas comme les philosophes rationalistes de faire de belles théories qui ne mènent à rien ; il constate l'existence du mal, reconnaît à sa manière (exagérée sous bien des rapports) que la racine du mal est dans la concupiscence des biens et des plaisirs de ce monde, et il porte hardiment sa hache acérée à la racine du mal. *Contraria contrariis curantur* semble être sa devise aussi bien que celle d'Hippocrate : il n'est pas homéopathe. En morale, nous ne pouvons que l'en féliciter sincèrement.

Comment Çâkya-mouni a-t-il appliqué ce principe ^{p.403} général du renoncement et de la mortification religieuse ? Ici encore nous lui devons de sincères compliments. Il a non seulement reconnu le mal moral et son remède d'une manière générale, mais il a encore creusé les abîmes du cœur humain et il y a découvert les trois grandes sources du mal, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la

Bouddhisme tibétain

vie. Il combat la première par le célibat, la seconde par la pauvreté, la troisième par l'obéissance aux règles et constitutions. On se croirait presque transporté dans les cellules de saint Basile ou de saint Benoît. Beaucoup de savants orientalistes ont trouvé le parallèle parfait, absolu ; quelques-uns même ont eu plus d'admiration et de louanges pour l'ordre religieux bouddhique que pour l'ordre religieux chrétien ; et ce qu'il y a de plus curieux c'est que, certains fanatiques admirateurs de l'œuvre de Çâkya-mouni sont en même temps d'ardents contempteurs et adversaires de l'œuvre analogue chrétienne. Les premiers et les seconds se trompent, je crois, de bonne foi, parce qu'ils ignorent toutes les distinctions et réserves que j'ai faites plus haut sur la nature, le but, les moyens de la vie religieuse bouddhique, ce qui établit autant de différences essentielles entre les deux institutions et ne laisse guère subsister qu'une ressemblance frappante de forme. Mais ils se trompent encore bien davantage parce que généralement, dans cette question, ils ne tiennent aucun compte du secours surnaturel, la grâce de Dieu, inconnue des bouddhistes et regardée comme absolument nécessaire par les chrétiens. Quant aux troisièmes, non seulement ils ignorent tout cela, mais encore ils sont aveuglés volontairement par leur haine sectaire. Ces notes ne s'adressent pas à eux, ce serait inutile.

Avant d'entrer dans quelques détails sur chacune des ^{p.404} trois grandes obligations de l'ordre religieux bouddhique, il n'est pas inutile de faire remarquer qu'elles ne lient pas par des *vœux formels*, comme dans l'ordre religieux chrétien. La chasteté, la pauvreté, l'obéissance sont plutôt une nécessité d'état qu'un engagement volontaire et libre. Théoriquement, on devient religieux parce que, en vertu des mérites acquis dans les existences précédentes, on a mérité de renaître dans cet état de sainteté acquise et d'honneur, la liberté de choix n'existe pas. La persévérance dans cette vocation n'est pas non plus la continuation d'un acte libre continuellement renouvelé par amour, mais est une nécessité pour ne pas perdre les mérites acquis et pouvoir arriver à l'état supérieur d'arhat et au Nirvâna. On comprend la différence d'obligation. Parlons maintenant de chacune d'elles en particulier.

Bouddhisme tibétain

1° *De la chasteté.* — Le moine bouddhiste est voué par état au célibat et à la pratique de la chasteté ; des prescriptions rigoureuses sur les rapports entre les religieux et les femmes sont destinées à assurer l'accomplissement de cette règle. Telle était l'institution primitive de Çâkya-mouni, elle était belle, grande, sage. Nous ne trouvons rien dans l'antiquité païenne qui en approche, le collège des vestales elles-mêmes n'en est qu'une faible image. Le réformateur bouddhiste s'est aussi montré très sage en éloignant ses religieux des occasions dangereuses, car par une heureuse contradiction, il comprenait ou sentait instinctivement que ses saints par état, tant qu'ils sont des saints en chair et en os, sont loin d'être impeccables, surtout qu'il n'avait pas à leur donner le secours efficace d'une grâce surnaturelle. De là peut-être le rigorisme de ses prescriptions. Que dans les commencements du bouddhisme, dans les temps de ferveur et d'enthousiasme religieux, la ^{p.405} chasteté et le célibat se soient maintenus d'une manière généralement exacte, je veux bien en croire les livres sacrés du bouddhisme ; que ces vertus aient pu persévérer longtemps, je ne puis le croire parce que cette parole du sage Salomon est essentiellement vraie : « Je sais que je ne puis être continent si Dieu ne m'accorde cette grâce. » Est-il à présumer que le vrai Dieu, inconnu des bouddhistes, leur ait accordé cette grâce ?

Qu'est devenu le célibat bouddhique ? Dans la réponse à cette question je ne parle que du Thibet, le pays bouddhique par excellence, les autres pays je ne les connais pas assez pour oser généraliser. Or, au Thibet, le célibat religieux n'est prescrit que dans un certain nombre de sectes, les autres permettent le mariage, et il est à remarquer que ce sont les sectes les plus anciennes, les Pun-bo, les Gning-ma-pa, les Kar-ma-pa, les Djrou-pa (peut-être encore d'autres) qui ont abandonné la loi de Çâkya-mouni, tandis que les sectes plus récentes ont conservé ou rétabli le célibat monacal. De là nous pouvons conclure qu'à l'époque où le lamaïsme se forma au Thibet, au VIII^e siècle de l'ère chrétienne, la première institution de Çâkya-mouni avait subi une profonde modification. Quant aux lamas mariés ils sont aussi moraux que les

Bouddhisme tibétain

séculiers, mais pas davantage ; (voyez ce que nous avons dit plus haut des 3e, 7e et 10e commandements.) Quant aux lamas non mariés observent-ils la loi du célibat et de la chasteté ? Qu'on me permette de citer des faits généraux et publics :

1. Dès 1856, M. Hodgson, savant anglais qui s'est occupé toute sa vie de recherches scientifiques consciencieuses sur les peuples du nord de l'Inde, me disait : « *Lhasa* (où il y a 22.000 lamas non mariés) est la ville la plus corrompue du monde. » Cette parole m'a été confirmée bien des fois par des Chinois qui avaient habité Lhasa et ^{p.406} par des marchands tibétains qui s'y rendent chaque année pour leur commerce, les uns et les autres accusaient les lamas d'être en très grande partie cause de cette immoralité.

2. Les Lama-ka-lou abondent de tout côté au Thibet. On nomme ainsi ceux qui ayant été religieux abandonnent cet état pour rentrer dans la vie séculière. Or il est de notoriété publique que cette détermination est prise pour avoir mangé pendant longtemps du fruit défendu. Comme me le disait et répéta souvent un vieux lama : le désordre est tellement général que les supérieurs n'osent plus punir selon les règles, ils préfèrent donner la permission de faire famille à ceux qui la demandent.

3. Autrefois les monastères bouddhiques étaient entourés d'un mur d'enceinte, aucune femme ne pouvait résider dans l'intérieur, elles ne pouvaient y pénétrer que trois fois l'an pour les grandes solennités, habituellement elles devaient se tenir près de la porte d'entrée en un lieu découvert. Actuellement les murs d'enceinte sont presque tous tombés en ruines ; les femmes ont entrée libre dans les maisons (je ne dis pas cellules) des lamas, et parfois y séjournent. Je pourrais citer deux exemples dont je fus témoin.

4. Le crime de Sodome qui est très fréquent n'est pas même regardé comme un péché parce que Çâkya-mouni n'en a pas parlé et il l'aurait certainement défendu s'il y avait péché (sic !) Un de mes confrères m'assurait dernièrement qu'il en est de même à Siam. Assez sur ce sujet.

Bouddhisme tibétain

2° *De la pauvreté religieuse bouddhique.* — Le religieux bouddhiste ne doit rien posséder, il doit vivre au jour le jour d'aumônes mendrées par lui ; si on lui offre plus que le strict nécessaire pour le jour présent il doit le refuser ; il ne doit pas même toucher avec la main l'argent que malgré son refus un dévot donateur aurait ^{p.407} laissé près de lui, il doit le jeter dehors en le poussant avec un bâton ; le cas n'est pas même prévu de la corporation pouvant posséder afin de subvenir en cas de nécessité aux besoins des individus ; enfin le travail n'est point prescrit au religieux ni pour subvenir à ses besoins ou à ceux de ses confrères, ni comme moyen d'éviter l'oisiveté et de pratiquer la pénitence. — Bien souvent j'ai entendu citer ces beaux préceptes de sublime détachement des biens de ce monde, preuve que mes interlocuteurs les avaient lus dans leurs livres et connaissaient la loi du maître, mais leur parole était toujours accompagnée d'un sourire dont le sens était : c'est trop parfait pour pouvoir être possible, aussi nos coutumes sont-elles bien différentes. Après avoir souri ils l'avouaient franchement. Citons encore des faits tibétains :

1. La mendicité de la nourriture quotidienne n'est plus en usage dans aucune secte, (il en est autrement, dit-on, en Birmanie, au Laos et à Siam). Les lamas mendiants que l'on rencontre souvent ne mendient pas pour obéir plus parfaitement à la loi de Çâkyamouni, mais parce que le métier de mendiant est plus commode et favorise singulièrement l'esprit inconstant et vagabond du peuple tibétain. Pour eux la mendicité errante est devenue un état, le moyen de ne jamais manquer de rien et souvent de faire des économies. Qu'on se rappelle encore ce que nous avons dit de la charité bouddhique et de l'aumône. Je n'ajouterai qu'un mot c'est que souvent les lamas mendiants du Thibet réclament l'aumône comme un droit, et se permettent parfois d'effrayer par des malédictions ceux qui seraient tentés de la refuser. Cette impertinence ils n'osent se la permettre envers nous, mais quand nous disions à de jeunes lamas qui font ce métier : tu peux travailler, travaille, ils nous répondaient invariablement : Je suis ^{p.408} Kieu-po (religieux), je ne travaille pas.

Bouddhisme tibétain

2. La propriété n'est nullement défendue ni aux lamaserie comme corps ni aux individus. Aussi dans le même établissement trouve-t-on des religieux riches, d'autres de condition modérée, d'autres très pauvres. Cette fortune s'acquiert non seulement par le droit de prières, par les autres formes de simonie et le prêt à usure dont j'ai déjà parlé en expliquant le 2^e et le 9^e commandements, mais encore par le commerce. Les lamaserie en corps et les lamas sont actuellement les plus grands commerçants parce que c'est entre leurs mains que sont concentrés les capitaux du pays. J'aurai à donner plus de détails sur ce sujet dans la 3^e partie où je traiterai du culte et de l'organisation des monastères bouddhiques du Thibet.

3° *L'obéissance aux règles et constitutions.* — Je regrette sincèrement de n'avoir pas sous la main le texte de ces règles monastiques où le sérieux mystique coudoie souvent le futile et même le burlesque. Il y aurait eu là le sujet d'une étude profonde et parfois amusante. Faute de ce texte je me vois forcé de constater seulement quelques généralités.

1. Ce que je viens de dire de la chasteté et de la pauvreté prouve abondamment qu'en pratique, au Thibet, ces prescriptions fondamentales sont tombées à l'état de lettre morte.

2. La méditation sur le vide absolu, les illusions et le néant du monde, si fortement recommandée par Çâkya-mouni comme unique moyen de parvenir au détachement complet après lequel l'intelligence absolue (bouddha) se manifestera, cette méditation et toute autre méditation est bien le moindre souci des lamas tibétains grands ou petits. Sur cent lamas il n'y en a pas deux qui pourraient expliquer le *petit* catéchisme bouddhique s'il existait. Pour l'immense majorité l'étude des livres sacrés n'est qu'un moyen de gagner sa vie et des honneurs ^{p.409} dans l'ordre. Quelle méditation attendre après une semblable préparation. J'ai parfois entendu parler, comme d'une antique légende, de rares anachorètes vivant dans la solitude des forêts et des cavernes, mais les solitaires du temps présent qu'il m'a été

Bouddhisme tibétain

donné de voir et d'étudier étaient tous sans exception des lamas enrichis, retirés des affaires, vivant confortablement dans de bonnes maisons, et s'occupant un peu de religion pour passer le temps.

3. La règle conventuelle est facile à observer par les religieux tibétains qui ne sont obligés d'être présents à la lamaserie que pendant 23 jours (vingt-trois !) chaque année, du 1er au 15 de la 1er lune, du 5 au 10 de la 5e lune, et pendant trois jours à la 9e lune. Ces époques étant celles des grandes solennités et le peuple venant en masse et les mains pleines pour y assister, les religieux se gardent bien de manquer au rendez-vous. Le reste du temps, sans permission du supérieur, sans être obligés de rendre compte de leurs faits et gestes ils peuvent aller où ils voudront et faire ce qu'ils voudront. Ceux qui préfèrent rester au monastère sont libres de loger dans leur propre maison ou dans l'appartement loué à un confrère, ils s'y nourrissent à leurs frais, emploient leur temps comme bon leur semble, sans qu'un exercice commun ou à heure réglée vienne les gêner. C'est une agglomération d'hommes, ce n'est pas une communauté. Est-il possible que la règle soit bien observée ? Est-il possible que les supérieurs nommés par l'élection de leurs inférieurs la fassent observer ? Je réponds hardiment : Elle n'est observée nulle part, j'ai pu le constater *de visu et de auditu* pendant assez longtemps. On m'accusera peut-être d'exagérer à plaisir ou au moins d'une manière inconsciente. A ceux qui ne me feraient pas l'honneur de me croire un honnête homme, je n'ai rien à dire. ^{p.410} Aux autres je dirai : je n'ai avancé que la pure et simple vérité restant plutôt en deçà. Comme je l'ai déjà reconnu, je pense que l'état actuel des lamaserie tibétaines est un état de profonde dégénérescence morale ; je crois que du XIe au XVe siècles de l'ère chrétienne elles étaient sous plusieurs rapports mieux réglées et plus dignes de leur institution première ; j'avoue que cette dégénérescence ne serait *pas en soi* une preuve suffisante contre la bonté intrinsèque de l'œuvre, mais ici cette dégradation morale est la conséquence naturelle des vices d'origine et de constitution que j'ai signalés au commencement de cet article. Il m'a donc paru nécessaire

Bouddhisme tibétain

de la faire connaître afin que les admirateurs du bouddhisme, connaissant un peu mieux la théorie envisagée au point de vue indigène et non européen, puissent la comparer à la pratique, afin aussi que tout le monde sache ce que deviennent ces théories purement humaines, même les mieux conçues, quand elles ne sont pas inspirées par le souffle divin, ni soutenues par la providence, ni vivifiées par la grâce. On connaît le résultat moral de toutes les philosophies antiques et modernes. Le bouddhisme ne fait pas exception.

@

III

CULTE

@

p.481 Le culte bouddhique peut être considéré dans son *objet*, et dans ses *manifestations extérieures*.

1° — Dans son objet

Il nous reste peu de choses à dire de l'objet du culte bouddhique, nous en avons déjà longuement parlé dans la première partie de ce travail (pages 205-214). Sans doute, ces Bouddhas passés, présents, futurs, vivants et morts, ces divinités brahmaniques et locales, ces esprits de la nature, des éléments et de quelques êtres particuliers, ne sont pas considérés comme Dieu au sens chrétien, ni même tout à fait comme les dieux du paganisme grec et romain, mais seulement comme des êtres surnaturalisés par leur propre énergie et jouissant de privilèges et de pouvoirs extraordinaires. Ce sont des hommes devenus Esprits, Génies ou Héros et pouvant aider les êtres qui sont encore dans la voie de devenir semblables à eux. Si l'on voulait chercher dans le christianisme un point de comparaison, on pourrait le trouver dans les saints et à peine dans les anges, avec p.482 cette différence que les saints et les anges chrétiens sont confirmés dans leur état de gloire et de béatitude tandis que les saints bouddhistes peuvent sortir de cet état pour parvenir à un degré supérieur ou déchoir de leur sainteté et de leur puissance. — D'un autre côté, le démon, *djrè* ou *Lha-djrè*, et les mauvais esprits, *deu*, ne peuvent être, d'après la théorie bouddhique, que des êtres qui, passant par les degrés de la transmigraton, y compris celui d'homme, sont descendus jusqu'à l'Enfer, en punition de leurs démérites, et sont devenus des esprits mauvais, méchants, capables de nuire aux hommes, soit dans leur âme, soit dans leurs biens matériels. De là cette lutte continuelle entre les bons et les mauvais esprits ou génies, qui fait le sujet habituel des comédies

Bouddhisme tibétain

religieuses masquées qui se jouent dans les monastères aux jours de grandes solennités. Il est évident que rendre un culte à ces esprits, bons ou mauvais, est une pure idolâtrie, c'est le polythéisme pur et simple. Je ne puis même en excepter Bouddha qui, parvenu au Nirvâna, continue cependant à s'incarner en la personne du Dalaï-lama de Lhasa.

Mais les bouddhistes rendent-ils vraiment un culte à Bouddha et aux autres esprits bons et mauvais ? A cette question, un théologien chrétien répondra certainement par cette distinction : Le bouddhisme étant athée en principe, comme vous nous l'avez exposé, le culte de *latrie* est impossible, le culte de *dulie* seul est possible ; donc, les bouddhistes ne sont pas idolâtres et polythéistes, ils sont seulement superstitieux. Pour moi, je répondrai à ce bon théologien : *A priori*, et abstractivement parlant, vous pouvez avoir raison, mais comme les bouddhistes et les tibétains en particulier, ne sont ni théologiens, ni logiciens comme vous, en pratique, ils accordent à Bouddha et aux esprits, bons et ^{p.483} mauvais, le culte aussi suprême qu'ils ont pu le concevoir, et, par conséquent, ils sont *formellement*, sinon *matériellement*, aussi idolâtres et polythéistes qu'ils peuvent, et quand ils rendent un culte au démon (*djrè* ou *Lha-djrè*) ou aux esprits malfaisants (*deu*), c'est la démonolâtrie formelle. Or, ce dernier cas est très fréquent parce que les bouddhistes, comme tous les païens, sont beaucoup plus portés à accomplir des actes religieux par le sentiment de la crainte des mauvais esprits qui peuvent leur nuire, que par le sentiment de foi ou d'amour pour les bons esprits dont ils n'ont rien à craindre. L'amour est un sentiment à peu près inconnu du bouddhisme. Voyez ce que nous avons dit plus haut de la charité bouddhique.

Le culte rendu aux idoles, aux images, aux reliques, aux objets fétiches, est-il un culte absolu ou relatif, s'adressant à l'objet matériel lui-même, ou au prototype qu'ils représentent ? Sans vouloir être meilleurs logiciens que les bouddhistes eux-mêmes, constatons seulement le fait que toutes ces représentations sont censées le

Bouddhisme tibétain

séjour, la résidence d'un esprit. Sa présence rend l'objet sacré et lui communique une puissance efficace. L'union de l'Esprit et de l'objet est tellement intime que le même mot *Lha* s'emploie pour désigner l'Esprit dégagé de tout objet matériel et l'idole matérielle telle qu'elle apparaît aux yeux. Parfois, dans les livres, les idoles sont appelées simplement *Kou-djra* (statues), mais, comme ils n'ont de statues que celles qui représentent les esprits, toute statue est vulgairement appelée *Lha*. Cette idée est tellement imprimée dans l'esprit que si une troupe de Thibétains venait visiter nos places publiques et nos musées de Paris, elle serait intimement convaincue que toutes ces statues et ces tableaux, même les plus indécents, sont les *Lhas* ^{p.484} qu'adore le peuple français ; les musées seraient, à leurs yeux, autant de temples ou pagodes, et les statues en plein air celles des génies et héros. Ce qui les scandaliserait ne serait pas tant l'outrage que font à la morale publique certaines de ces statues artistiques, que l'indifférence des Parisiens passant devant elles sans brûler des bâtonnets d'encens et sans se prosterner. On aurait beau leur expliquer que ce sont de simples *Kou-djra* et non des *Lhas*, ils ne pourraient comprendre. Il est possible que certains très rares esprits fassent la distinction entre l'Esprit et la matière, entre le prototype et l'objet qui le représente, mais je n'ai jamais eu la bonne chance de rencontrer un seul de ces esprits d'élite qui passeraient pour hérétiques aux yeux de tous leurs coreligionnaires et perdraient leur crédit, *ipso facto*, s'ils manifestaient leur opinion, ce dont ils se garderaient bien. De cet exposé, il ressort nécessairement que le culte des idoles, images, reliques, fétiches, est, au moins au Thibet, un culte formellement idolâtrique. Dès lors, c'est en vain que l'on signalerait quelques ressemblances extérieures entre le culte bouddhique et certaines pratiques du culte catholique, pour quiconque n'est pas absolument ignorant de la religion catholique, il y aura toujours une différence essentielle. Nous aurons, d'ailleurs, à revenir plus loin sur cet intéressant sujet. Étudions maintenant le culte bouddhique dans ses

2° — Manifestations extérieures



Pour diriger le lecteur dans ce labyrinthe, parlons :

1. des monastères bouddhiques ;
2. du culte public, et
3. du culte privé.

Inutile de répéter encore une fois qu'ici je ne parle que du Thibet.

1. Des monastères bouddhiques tibétains

^{p.485} Remarquons d'abord que le nom de *lamaserie* est tout européen. Du nom de lama sous lequel les religieux tibétains sont connus en Europe (ce qui est une erreur) on a fait, en ajoutant une terminaison, lamaserie, comme du mot épice on a fait épicerie. Le vrai nom tibétain est *Gun-ba* ou *Gun-bo*, qui veut dire solitude. C'est peut-être un souvenir, des anciens temps de ferveur, mais actuellement les monastères bouddhiques sont presque toujours rapprochés des centres de population. Remarquons, en second lieu, que tout le clergé bouddhique est exclusivement monacal. Au Thibet, et, je crois, aussi dans les autres pays, on ne trouve absolument rien qui ressemble au clergé séculier. Dans la religion catholique, la hiérarchie du clergé séculier, depuis le Pape, les évêques, jusqu'au dernier des curés, est fondamentale et nécessaire, les ordres religieux n'en sont que les auxiliaires utiles, mais non nécessaires. Au Thibet, l'accessoire est l'unique nécessaire. Que penser des auteurs qui ont osé, dans leur ignorance, établir un parallèle parfait entre les deux hiérarchies ?

La hiérarchie monacale bouddhique et la hiérarchie monacale catholique sont-elles identiques ? Il y a certainement des ressemblances, mais encore plus de dissemblances (qu'on me pardonne ce terme peu français).

Tandis que dans l'église catholique, tous les ordres religieux sont un en religion et ne diffèrent que par certaines règles spéciales approuvées par le chef unique de la religion, le Pape, dans le bouddhisme chaque

Bouddhisme tibétain

ordre religieux forme une *secte à part*, avec des dogmes, une morale, des cérémonies et une autorité différents et rivaux, en un mot, avec une religion différente. Dans chaque ordre religieux catholique, vous trouvez une hiérarchie régulière et continue qui, du supérieur ^{p.486} général, descend aux provinciaux, de ceux-ci aux abbés, des abbés aux prieurs, des prieurs aux simples supérieurs de résidences. Dans les sectes bouddhiques, vous trouvez bien un supérieur général par droit de naissance, puisqu'il est toujours bouddha vivant et la réincarnation supposée de son prédécesseur, mais son titre est à peu près honorifique. Nous ne trouvons absolument rien qui ressemble aux provinciaux. Quelquefois, mais rarement, les supérieurs des monastères qui en ont fondé d'autres conservent sur ceux-ci un certain droit de prééminence, mais ils ne peuvent y exercer leur autorité que quand elle est réclamée pour terminer à l'amiable des discussions qui menacent de devenir interminables. En fait, chaque monastère se gouverne d'une manière à peu près indépendante ; la hiérarchie dans l'ordre n'existe pas ou n'est que nominale. Dans chaque monastère, ce sont les religieux qui, chaque trois ans, élisent leur supérieur (*khen-bo*) le préfet de discipline (*gué-chi*), le chef de chœur et maître de cérémonies (*on-dzè*) et surtout les administrateurs du temporel (*chia-mdzeu*). L'élection donne l'autorité, pas n'est besoin d'une confirmation supérieure. De sorte que dans chaque établissement l'autorité vient d'en bas au lieu de venir d'en haut comme dans les monastères catholiques. Certaines personnes imbuës des idées modernes admireront, je n'en doute pas, cet esprit de décentralisation et de démocratie qui anime le bouddhisme monacal au Thibet, je n'ai pas à discuter ici de leur préférence, je constate seulement la différence radicale qui existe entre l'ordre religieux chrétien et l'ordre religieux bouddhiste. En parlant des vertus morales d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, j'ai dit le désordre profond qui règne dans l'intérieur des lamaseries ; ne revenons pas sur un si triste sujet.

^{p.487} Mais il en est un sur lequel je crois devoir donner quelques détails, parce que les anciens missionnaires et, à leur suite, ceux qui

Bouddhisme tibétain

ont écrit sur le bouddhisme tibétain, ont donné les idées les plus fausses. Je veux parler de la suprématie spirituelle du Dalaï-lama de Lhassa, que l'on a appelé le Pape du bouddhisme.

J'avoue même que dans la *Mission du Thibet*, le rédacteur de mes notes m'a prêté cette expression, mais j'ai protesté et elle fut corrigée dans la seconde édition, intitulée : *Le Thibet*. Qu'est-ce donc que le Dalaï-lama ou grand lama du Thibet ? C'est tout simplement et uniquement le supérieur général de la secte des Gué-louk-pa, fondée au XIV^e siècle par Tsong-kha-ba. Sous la dynastie mandchoue qui règne actuellement à Péking, cette secte est devenue la secte officiellement reconnue et patronnée par le gouvernement chinois et surtout par la famille impériale, de là sa prépondérance sur toutes les autres sectes, et par conséquent son supérieur général, le Dalaï-lama, est officiellement considéré comme le premier, le plus honoré de tous les supérieurs généraux des autres sectes, mais ceux-ci et tous leurs partisans, n'importe en quel coin du Thibet ils soient disséminés, ne reconnaissent nullement l'autorité spirituelle du Dalaï-lama et ne reçoivent de lui aucun pouvoir ni aucun ordre. Ce sont des rivaux, ce ne sont pas des subordonnés au spirituel. Or, il y a au Thibet une dizaine de sectes parfaitement indépendantes au spirituel de ce prétendu pape du bouddhisme. Sa situation religieuse ressemble de tout point à celle de l'évêque protestant de Cantorbéry qui, étant le chef reconnu de la haute église officielle, est le plus considéré, le plus honoré de tous les prélats et ministres anglicans, mais n'est pas reconnu comme supérieur ecclésiastique par les presbytériens, les baptistes, anabaptistes et autres ^{p.488} sectes si nombreuses qui se divisent la population de l'Angleterre. A ce point de vue, l'Église bouddhique du Thibet ressemble bien plus, dans sa constitution, aux églises prétendues réformées qu'à l'Église catholique.

Il nous reste à examiner si, au *physique*, une lamaserie ressemble à un monastère catholique. Que dans l'un et l'autre il y ait un édifice, chapelle ou pagode, spécialement consacré au culte, cela est tellement naturel que cette coïncidence n'étonnera personne, si ce n'est, peut-

Bouddhisme tibétain

être, cet architecte français qui, bâtissant un grand séminaire par ordre du gouvernement, n'avait oublié que la chapelle !!! À part cela, plus rien de semblable ! Dans la lamaserie, point de cellules entourant de larges couloirs, mais des maisons formant un village aggloméré. Point de salles communes pour les études ou les exercices spirituels, point de dortoirs ni de réfectoire communs. Chaque religieux se loge, se nourrit à ses frais et emploie son temps comme bon lui semble, excepté pendant vingt-trois jours chaque année, et en trois fois, comme je l'ai déjà dit plus haut. Disons, cependant, que dans chaque lamaserie il y a une bibliothèque généralement logée à l'étage supérieur de la pagode, quelquefois dans un bâtiment à part, mais les volumes de cette bibliothèque ne sont pas à la disposition habituelle des religieux qui doivent avoir leurs propres livres. Ils ne sortent de leurs rayons poudreux qu'aux jours des grandes solennités dont nous parlerons plus loin. J'ai démontré plus haut qu'une lamaserie n'est qu'une agglomération et non une communauté d'hommes, c'est ce qui explique ce genre de construction si essentiellement différent de nos monastères et communautés chrétiennes.

Pagodes

p.489 Quant à la pagode elle-même, elle forme ordinairement un carré long, quelquefois un carré de murs en terre battue et blanchie, en dehors, à la craie délayée. Ces murs ne sont percés d'aucune fenêtre et n'ont d'autre ornement qu'une corniche en bois surmontée d'un parapet peint en rouge. Une seule grande porte cochère, percée au milieu de l'un des grands côtés, est souvent ornée de sculptures et de peintures aux couleurs éclatantes, mais fort peu artistiques. De chaque côté de cette porte, et au-dessus, trois chambres servant de sacristies, éclairées par de petites fenêtres étroites munies de forts barreaux de bois. La terrasse formant le toit est soutenue par plusieurs rangées de fortes colonnes en bois dont les chapiteaux et les poutres qu'elles soutiennent sont sculptés de figures grotesques qui rappellent un peu les gargouilles de nos vieilles cathédrales. Le milieu de cette terrasse est occupé par une large claire-voie surmontée d'un dôme quelquefois

Bouddhisme thibétain

doré, ainsi que la pyramide qui le termine. Aux quatre coins de la terrasse s'élèvent, de 1 1/2 mètre, de petites tourelles avec foyer pour brûler les parfums ; tout autour de longs mâts avec des pièces d'étoffe sur lesquelles sont imprimés des caractères sacrés, ou bien supportant au sommet un tube en étoffe noire sur lequel se croisent, à angles droits, des bandes blanches formant des croix. C'est le *Guïel-tsen* ou étendard de la victoire.

A l'intérieur, en face de la porte, une estrade en terre ou en maçonnerie, appuyée contre la base du mur, supporte les idoles, dont la plus grande placée au ^{p.490} milieu est toujours celle de Bouddha assis, en méditation. Les autres idoles placées de chaque côté sur la même estrade vont toujours en diminuant de grandeur. On y retrouve encore Bouddha en d'autres positions ; Chia-deur, le bon génie qui protège les hommes contre les mauvais esprits, et surtout empêche Rahu de dévorer le soleil et la lune au moment des éclipses. Ce qui frappe dans toutes ces statues, c'est leur type indien, à l'exclusion du type thibétain ou mongol. En cela, les artistes fondeurs ou plâtriers ont réellement montré du goût en ne représentant pas, sous ce type exotique, Bouddha, Brahma, Siva, etc., etc., qui étaient tous de la race indienne. Devant la statue de Bouddha se trouve une large table, très rarement époussetée, supportant les cassolettes en cuivre, où l'on brûle les parfums, et une rangée de vases plus petits remplis d'eau, de grains, de copeaux de bois de senteur, etc. Tous les murs, à l'intérieur, sont couverts de peintures à fresque représentant la légende de Bouddha ou des faits relatifs à l'histoire du bouddhisme primitif. Aux colonnes est suspendu un fouillis de bannières en soie avec un sujet religieux, parmi lesquels se distingue le ciel des Lhas dont j'ai parlé (page 207). Si la pagode possède quelque relique insigne de Bouddha ou d'un saint local, les reliquaires dorés ou peints, qui les contiennent, forment de jolies pyramides sculptées placées aux côtés de la table des parfums. Si, dans le monastère il y a un ou plusieurs Bouddhas vivants, leurs sièges élevés sont placés à côté de ces reliquaires et un peu en avant. Quant aux sièges des religieux, ils consistent uniquement en un

Bouddhisme tibétain

tapis que chacun apporte pour la circonstance ; ils se rangent en lignes, faisant face aux idoles et laissant un large passage, au milieu de la porte, à l'idole de Bouddha. C'est là, devant la table, que se tient le président, ^{p.491} assis sur un coussin un peu plus épais que celui de ses confrères.

Quelquefois, à l'entrée de la pagode, le plus souvent à une petite distance, se trouve le *Kho-ra*, c'est-à-dire la galerie des cylindres à prières. Ces instruments ont de 0,70 à 0,85 cm de haut sur 0,30 à 0,35 de large, ils sont remplis de longues bandes de papier imprimé et roulées autour de l'axe qui les traverse dans la longueur ; le tout est recouvert de cuir. Les deux extrémités de l'axe formant pivot tournent rapidement dans leurs gonds creusés dans deux poutres placées l'une au-dessus de l'autre le long des murs intérieurs de la galerie.

On rencontre, de temps en temps, des pagodes que l'on pourrait appeler rurales, parce qu'elles ne sont pas accompagnées d'un monastère, mais sont isolées et bâties en des lieux plus fréquentés par les voyageurs commerçants ou les pèlerins. Ces pagodes sont plus petites que celles des couvents, mais bâties et ornées dans le même style ; le *Kho-ra* est souvent appuyé contre leur mur extérieur. Elles sont desservies, à tour de rôle, par un ou deux religieux du monastère le plus voisin. Cette position est fort enviée comme lucrative, sans travail, et remplie d'incidents variés.

Il y a beaucoup d'autres monuments religieux au Thibet, mais comme ils n'ont pas précisément rapport aux lamaseries, il est mieux de les réserver pour ce qui concerne le culte public ou privé. Contentons-nous de tirer ici une conclusion. La voici : Si l'ordre religieux bouddhique, dans son institution et son but, a quelque analogie avec l'ordre religieux catholique, avouons franchement que dans sa constitution, sa hiérarchie, sa pratique, il n'en est plus qu'une bien triste contrefaçon sous tous les rapports. En considérant que le lamaïsme commença au Thibet à l'époque même (le VIII^e siècle) où ^{p.492} le christianisme était florissant dans la haute Asie et prêché par les moines nestoriens et peut-être aussi par des missionnaires catholiques,

Bouddhisme tibétain

on serait tenté de croire que le bouddhisme emprunta cette forme monacale aux apôtres venus de l'Occident. Je dois l'avouer, cependant, les moyens m'ont manqué pour éclaircir ce point historique très intéressant. Les dates les plus anciennes de l'évangélisation du Thibet, par des apôtres catholiques, ne remontent, à ma connaissance, qu'à saint Hyacinthe, au XIII^e siècle, et au B. Odoric de Pordenone, au XIV^e siècle. Je fais des vœux sincères pour qu'un savant consciencieux fasse, sur cet important sujet, des recherches qui pourraient jeter un jour tout nouveau sur l'histoire religieuse de la haute Asie, et du Thibet particulièrement.

2. Du culte public

Psalmodie

L'acte le plus commun à signaler de ce culte public est la *psalmodie*, ou plutôt la lecture des livres. Elle n'a lieu que très rarement à la pagode, c'est-à-dire aux trois époques de l'année (du 1^{er} au 15 de la 1^e lune, du 5 au 10 de la 5^e lune, et trois jours à la 9^e lune, vingt-trois jours en tout), pendant lesquels tous les religieux sont obligés d'être présents à la lamaserie.

Assis sur leurs coussins, en face des idoles, le livre placé à terre devant eux, et la tasse de thé beurré et salé à leur droite, tous les religieux lisent, non pas en chœur, mais en même temps, le volume que chacun a devant soi. Ces volumes ne sont pas des livres de prières, mais des livres de doctrine, comme le *Ka-guiour* (108 vol.), ou le *Tenguïou* (218 vol.), ou des légendes ^{p.493} de Bouddha et autres saints, appelées les *Bom* (une quarantaine de volumes), etc. Chaque religieux lit un de ces volumes, ou celui qu'il a appris dans son enfance, sur un même ton de psalmodie très monotone dont la mesure est indiquée par le son d'un tambour frappé par quelques lamas illettrés. Quoique lisant des volumes, et par conséquent des paroles différentes, il n'y a pas cacophonie dans la récitation, parce que tous ces ouvrages sont composés en vers ayant tous le même nombre de syllabes, et les chapitres le même nombre de vers. A la fin de chaque chapitre, toute

Bouddhisme tibétain

l'assemblée, élevant le ton, récite l'exclamation : *om-ma-ni-pé-mé-hom* ; on se repose un instant en buvant une tasse de thé, puis la psalmodie recommence, quelquefois avec une variante, suivant la versification. Je n'ai jamais rien entendu de si monotone et de si fatiguant que cette psalmodie lamaïque, qui dure parfois de l'aurore jusque fort avant dans la nuit. Elle est interrompue, cependant, à cinq reprises chaque jour, pendant les trois grands repas et les deux collations : celles-ci se prennent séante. Le plus souvent cette psalmodie se fait dans les maisons particulières, soit pour payer le droit de prières annuelles dont j'ai parlé, soit sur l'invitation des familles, dans les cas de maladies, de décès, et surtout de prières pour les défunts, que l'on sait prolonger jusqu'à ce que le vide soit à peu près complet dans la maison.

Sacrifice

Quand le temps fixé pour la psalmodie est terminé, a lieu le *sacrifice*, mais le sacrifice n'est pas toujours offert après la psalmodie, il n'a lieu que quand les prières se font en vertu du droit de prières annuelles ou ^{p.494} sur une demande spéciale. Dans ce cas, le président doit avoir au moins le titre de *Gué-long*, l'un des nombreux titres honorifiques de la hiérarchie littéraire parmi les religieux bouddhistes. Ce *gué-long* se revêt, pour la circonstance, d'un bonnet pointu de laine jaune, qu'on a bien voulu assimiler à la mitre d'un évêque ! et d'une grande écharpe de soie jaune qu'il étale sur ses épaules et ses bras nus. Un certain nombre de ses acolytes placent sur leur tête un casque avec cimier, le tout en laine jaune, ce qui leur donne un air de sapeurs-pompiers ; ce sont les musiciens, dont deux ou quatre tiennent en main le *kong-dong* ou clarinette, souvent formée d'un fémur humain ; deux saisissent les *ra-dong* ou longues trompettes de cuivre ne donnant qu'un son sourd et profond ; deux tiennent les cymbales retentissantes et criardes. Pendant que ces officiants font leur toilette, on apporte, devant le *gué-long*, la table aux offrandes couverte de petits plats, lesquels contiennent des idoles en pâte colorée, des copeaux ou branchages de bois de senteur, des

Bouddhisme tibétain

grains, des plumeaux d'ajonc, quelques coupes remplies d'eau, etc., puis la sonnette, le *poguié* ou signe du pouvoir, et une écharpe de félicité ou *khata* ; enfin, au-delà de la table, un brasier bien allumé. Tout étant prêt, le président se place devant la table, agite la sonnette en poussant quelques éjaculations, à très haute voix, qu'accompagnent tous les instruments de musique et les hurrahs des assistants religieux et laïcs. Puis, avec le *doguié* et le *khata*, le *gué-long* bénit une des offrandes, donne un coup de sonnette et jette le contenu dans le feu au son d'une nouvelle explosion de musique et de cris. Et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la table que le plat contenant les représentations de Bouddha en pâte vernie en rouge. N'oublions pas de dire que, pendant ^{p.495} tous ces préliminaires, un ou deux enfants, tenant un grand sac et traînant une chaîne, fouillent tous les coins et recoins de la maison pour saisir les mauvais esprits, les enfermer dans leur sac et les emporter au loin. Pour brûler Bouddha, en effigie, tous les officiants se mettent en procession à la suite du plat aux statuettes porté par un religieux. Au moment où la procession quitte la chambre, trompettes, clarinettes, cymbales, sonnette, cris, hurrahs, coups de fusil, font un vacarme épouvantable qui dure jusqu'à ce qu'on soit arrivé dans un champ voisin où est allumé un grand feu. Le silence se fait un instant pendant que le *gué-long* récite encore une courte prière, mais au moment où il jette Bouddha au feu, le vacarme redouble. Tout est terminé, chacun s'en retourne en désordre, se déshabille et se met à table, tandis que les chiens et les corbeaux cherchent à retirer du feu quelques débris de Bouddha qu'ils dévorent. Tel est le sacrifice bouddhique *Teur-ma*, dont je fus témoin bien souvent : C'est l'holocauste, le sacrifice sanglant serait, contraire au précepte : « Ne pas tuer les êtres vivants ».

Processions

Le culte public se manifeste aussi par les processions qui ont un caractère commun : celui de porter sur le dos les gros volumes de la bibliothèque tibétaine. Chaque religieux en porte un ou deux,

Bouddhisme tibétain

suisant ses forces, et si le nombre des porteurs ne suffit pas, on charge les volumes de surplus sur le dos de quelques chevaux ou mulets, qui suivent la procession. L'une de ces processions a lieu, tous les ans, vers le mois d'avril, et a pour but d'empêcher la grêle de frapper les ^{p.496} céréales. Or, pendant tout mon séjour au Thibet, je n'ai jamais vu de grêle proprement dite, mais seulement le grésil ou neige congelée, en très petits globules : il ne peut nuire aux céréales. Cependant les lamas prélèvent environ 10 litres de céréales sur chaque champ comme prix de cette procession qui empêche la grêle de tomber. Près des lamaseries, toute la bibliothèque est mise à réquisition ; dans les villages, quelques jeunes portant les volumes, et précédés d'un batteur de tambour, font le tour des champs cultivés. A Yerkalo, comme nous et nos chrétiens refusions de payer cette redevance, nos champs furent mis, en riant, en dehors du cercle de la procession et ne s'en trouvèrent pas plus mal.

En 1862 je fus témoin d'une autre procession beaucoup plus solennelle qui termina les fêtes du nouvel an. Tout le ban et l'arrière ban des religieux de Tsiando au nombre d'environ 3.000 étaient réunis. La marche s'ouvrait par les musiciens coiffés de leur casque jaune, ils étaient suivis par une interminable file, sur deux rangs, des porteurs de livres, y compris quelques animaux. Puis venaient les idoles portées sur des brancards et accompagnées de porteurs de bannières, ou de cassolettes à parfums. Vers la fin du cortège marchaient sur deux lignes les dignitaires revêtus d'ornements de soie dont quelques-uns ressemblaient beaucoup à la chape. Leur tête était ornée de bonnets en laine jaune et garnis de galons d'or, quelques-uns portaient un bonnet pointu de même couleur et de même matière. Devant les grandes idoles marchaient des thuriféraires qui se retournaient de temps en temps pour encenser à longues chaînes. Enfin la procession se terminait par le président revêtu d'une chape, d'un bonnet pointu, marchant gravement sous un riche dais carré porté par ^{p.497} quatre forts religieux. La procession fit tout le tour de la lamaserie, bien des religieux n'avaient pas l'air recueillis, mais semblaient plutôt jouir d'une

Bouddhisme tibétain

parade. Le peuple se prosternait au passage des idoles, mais en d'autre temps semblait assister à un spectacle plutôt qu'à une cérémonie religieuse. Cette procession me frappa singulièrement par sa ressemblance avec une procession catholique dans laquelle on porte les statues de saints ou le Saint-Sacrement. Je ne pouvais m'expliquer ce phénomène, mais ayant eu l'occasion de visiter attentivement bien des lamaserias, des pagodes, des livres illustrés, je pus me convaincre que dans toutes ces sculptures et peintures qui représentent le bouddhisme antique, il est impossible de trouver un seul de ces ornements, une seule de ces cérémonies qui ressemblent à nos ornements ou cérémonies catholiques. D'où je fus amené à conclure que tout cela est d'introduction *récente* dans le bouddhisme actuel. Mais à quelle époque et par quelles circonstances eut lieu cette innovation ? c'est ce que je n'ai pu encore découvrir.

Fleurs de beurre

Pendant les fêtes du nouvel an, une nuit, a lieu l'exposition illuminée des fleurs de beurre dont M. Huc a donné une description détaillée et pittoresque. Je dois avouer que celle que j'ai vue ne m'a pas semblé si merveilleuse comme exécution de travail. Je remarquai seulement quelques têtes et figurines formant le bouton central de certaines fleurs : elles étaient réellement moulées mais non sculptées avec art et délicatesse. Cette exposition peut paraître le *nec plus ultra* du beau à des Thibétains, mais je ne trouve pas qu'elle approche p.498 même de loin de l'élégance d'une devanture de magasin fort ordinaire. Après la cérémonie, ce beurre ne pouvant être mangé par les hommes à cause des couleurs dont il est mêlé, est donné, au printemps, aux bêtes de somme et aux bœufs, comme médecine fortifiante.

A la même époque, mais en plein jour, a lieu l'exposition de la grande image de Bouddha suspendue à un mur très élevé construit à cet effet en face de la porte de la pagode. Pour aller l'adorer, les chefs indigènes, les mandarins chinois, le peuple, font étalage de tout le luxe possible. La vanité et l'orgueil ont certainement plus de part à cette

Bouddhisme tibétain

cérémonie que la dévotion. Je n'ai jamais vu que les préparatifs, le départ pour la lamaserie et le retour. N'ayant pas assisté à la cérémonie je ne puis la décrire.

Il en est de même des comédies masquées que les religieux donnent dans les grandes circonstances. Les personnages représentent toujours, dit-on, les bons et les mauvais génies en lutte les uns pour nuire aux hommes, les autres pour les défendre, la victoire reste toujours à ceux-ci. Le fond de la pièce est moral et religieux, mais il paraît que le langage des mauvais esprits outrepassé parfois les bornes de la décence, ce dont les bons esprits les châtient par de rudes bastonnades.

Il m'a été donné une seule fois d'apercevoir une danse lamaïque. C'est une grossière imitation de la danse des bayadères indoues, qui rappelle involontairement la fable de l'âne voulant imiter les gentillesses du petit caniche, ou ces marionnettes qui évoluent sur la devanture de certains orgues de barbarie. Ces danses lamaïques ont-elles un but religieux ? je l'ignore. Le peuple qui les regarde s'en amuse beaucoup malgré l'orchestre en ton de basse qui ressemble à un chant d'enterrement.

p.499 Enfin pour en finir avec le culte public j'ajoute, sans trop y croire, que plusieurs fois on m'a parlé de lamas s'ouvrant le ventre, tirant leurs entrailles au dehors et se guérissant en un instant. J'ai eu beau questionner, je n'ai jamais trouvé quelqu'un ayant été témoin oculaire du fait. Comme beaucoup d'autres contes, les faits racontés s'étaient passés au loin, dans l'ancien temps, mais tout le monde était d'accord pour assurer que les mauvais lamas seuls peuvent faire ces prodiges. — La croyance aux revenants, aux apparitions de fantômes, l'audition de cris lugubres sont très fréquentes, mais ici encore je n'ai pu rencontrer de témoins oculaires et quant aux cris lugubres etc., nous avons souvent remarqué qu'ils n'étaient que le prélude de quelque mauvais tour préparé dans l'ombre de la lamaserie.

Remarquons que de tous ces actes du culte public aucun n'est prescrit par la loi religieuse, c'est plutôt une coutume que les lamas

Bouddhisme tibétain

ont tout intérêt à maintenir et savent fort bien entretenir. Quant au peuple il ne connaît ni le dimanche comme les chrétiens, ni le vendredi comme les musulmans, ni le 1er et le 15 de la lune comme les Chinois ; aucun jour ne lui est régulièrement fixé pour remplir ses devoirs religieux ; aucune loi ne l'oblige à assister aux cérémonies des lamas, il n'y a que le droit annuel de prières qu'il ne peut éviter. S'il se porte à ces cérémonies publiques c'est pour satisfaire son goût inné pour toutes les fêtes, et aussi par crainte des lamas dont il est très bon de se ménager la bienveillante protection.

3. Du culte privé

Il est bien difficile de tendre un fil conducteur dans ce nouveau labyrinthe ; essayons cependant de décrire : p.500

- a. les superstitions tout à fait personnelles,
- b. celles qui se font à domicile,
- c. celles relatives à la prière perpétuelle,
- d. enfin les prières tournantes.

a. Superstitions tout à fait personnelles

La plus vulgaire de toutes est sans contredit la prière ou plutôt l'éjaculation : *Om-ma-ni-pé-mé-hom*, que tout le monde sait par cœur et répète souvent un nombre incalculé et incalculable de fois par jour ; pour certains c'est devenu une véritable marotte, une leçon qui sort de leur bouche presque sans qu'ils s'en aperçoivent. D'ailleurs on ne trouverait pas une personne sur 100 et peut être sur 1.000 qui puisse en donner l'explication ; quand on interroge les Thibétains et même la plupart des lamas ils se contentent de répondre : les lamas ou les livres disent qu'il est bon de dire cela. Voici donc les deux explications qui me furent données par quelques docteurs et par les livres. D'après la première chacune de ces six syllabes est une éjaculation ou exclamation relative à l'un des six modes de la transmigration des âmes dont j'ai parlé page 210. D'après la seconde, chaque syllabe rappelle une perfection de Bouddha, désigné sous le nom de *chin-ré-zig*. 1° *Om*

Bouddhisme tibétain

représente son corps parfaitement beau et blanc. 2° *Ma*, représente sa miséricorde envers les hommes. 3° *Ni*, représente sa naissance en ce monde. 4° *pé*, représente sa délivrance des lois de la transmigration. 5° *mé*, est sa sagesse détruisant les trois poisons de l'âme, (l'ignorance, la convoitise, la concupiscence). 6° *hom*, est sa miséricorde absolue.

Dans la secte des *Peun-bo*, les dévots emploient les huit syllabes : *Om-ma-tchré-mou-mé-sa-lé-gou*. *Om*, représente Kun-tou-zong-bo (le très bon) père de tous les Bouddhas. *Ma*, représente la mère universelle de tous les *ma-ni* ou choses précieuses ; les six dernières p.501 syllabes comme dans la première explication ci-dessus. Ces syllabes ne formant ni des mots ni une phrase tibétaine, il n'est pas étonnant que personne ne les comprenne. Cette formule presque magique est probablement un reste de la langue sanscrite.

C'est surtout sur le *chapelet*, *Tchring-ma*, que cette formule se récite. Comme elle est courte, les chapelets se succèdent rapidement, mais il est bien rare qu'on le récite avec attention, parce que l'acte matériel seul est requis pour la validité de la dévotion, les sentiments intérieurs n'y sont pour rien, remarque qui d'ailleurs s'applique à tous les actes de religion. Le chapelet bouddhique a environ 150 grains empilés à une petite cordelette. Je ne sais à quelle époque il a été introduit, mais je ne l'ai point aperçu dans les anciennes peintures. Le chapelet sert aussi aux Tibétains pour faire leurs additions et soustractions, les seules opérations d'arithmétique qu'ils connaissent.

Une autre dévotion consiste à porter des *amulettes*. La principale est le *Gaou* ou boîte à amulettes suspendue au cou et tombant sur la poitrine. La face extérieure de cette boîte est ordinairement en argent, rarement en or, ornée de filigranes de même métal et de pierres précieuses parmi lesquelles dominant le corail et la turquoise. Il y a des *gaou* de formes et de prix très variés, presque tous contiennent une petite figurine, en terre glaise, de Bouddha, et quelques écrits tibétains ou sentences magiques. Presque tous les laïcs hommes et femmes portent un *gaou* plus ou moins riche selon la fortune. Les hommes qui

Bouddhisme tibétain

partent pour une expédition lointaine, surtout quand ils vont à la guerre, portent le *Tsun-song-Gaou* qui doit les préserver contre les armes ennemies. Il est généralement en cuivre, plus épais que le précédent et se porte en sautoir sur le ^{p.502} côté ou appuyé sur les reins. Il contient les mêmes talismans. Un certain nombre portent des écrits, des sentences magiques, des pilules bénites enfermées dans un ou plusieurs sacs de cuir carrés suspendus au cou et pendant sur la poitrine. Enfin les *chia-deu*, *song-deu* *pong-deu* sont différentes manières de nouer autour du cou un *kha-ta* ou petite pièce d'étoffe de soie blanche. Ce nœud doit être fait par un lama et assure à celui qui le porte une longue vie. Dans le vallon de Si-golo près de Lytang, les jeunes filles sont tellement surchargées d'amulettes de toutes sortes qu'elles ressemblent à un musée ambulante. Elles n'en sont pas plus modestes pour cela.

En toute occasion, pour toute affaire un peu importante, les Tibétains *consultent les sorts* ; pour cela ils s'adressent à quiconque, lama ou laïc, a la réputation d'être un habile diseur de bonne aventure ; beaucoup de femmes font aussi ce métier, et comme il est très lucratif, chaque opérateur garde soigneusement son secret. Donc je ne puis donner de renseignement sur ces formules, mais ce que je sais c'est que, moyennant finance, on s'entend parfois avec le sorcier pour lui faire dire ce que l'on souhaite, ou bien l'on trompe le trompeur en commençant à exécuter ses prescriptions et n'en tenant plus compte lorsqu'elles sont trop gênantes.

Dans les cas de maladie grave, ces sorciers ordonnent quelquefois d'accorder la vie à un animal, chèvre, mouton, bœuf, etc., qu'il n'est permis à personne de tuer, il doit mourir de sa belle mort. Comme signe distinctif on perce les oreilles de l'animal ainsi délivré, *tsé-ther*, et l'on y suspend des lambeaux d'étoffe et des fils de diverses couleurs. L'animal auquel on a ainsi accordé la vie en compensation d'une vie humaine peut aller ^{p.503} pâturer partout en pleine liberté. Mais parfois les voleurs l'aident à mourir et le mangent. Au Bouthang cette superstition se pratique d'une manière toute différente. L'animal doit être tué (malgré le précepte de Bouddha) et il est mangé par le

Bouddhisme tibétain

malade, sa famille et ses invités. Comme le sorcier a toujours la tête et les pieds pour son salaire, il a intérêt à multiplier les hécatombes.

b. Superstitions à domicile

En entrant dans les maisons tibétaines j'ai très souvent vu, au-dessus de la porte d'entrée, une plaque d'ardoise avec un serpent sculpté en relief. Personne n'a pu m'en donner l'explication. Dans la chambre commune, où se trouve le fourneau de cuisine, l'on aperçoit au-dessus du foyer une figurine enfumée, ou une pierre portant quelque sculpture, ou une simple pierre qui est censée le lieu de séjour de l'Esprit du foyer. Comme on lui offre quelques gouttes des préparations culinaires, avant de les servir, cette place est toujours d'une malpropreté révoltante. Avant de porter la première tasse de thé beurré et salé à ses lèvres, chaque convive trempe le bout du grand doigt de la main droite dans la tasse et par un mouvement qui ressemble à une chiquenaude fait le *Khiev*, c'est-à-dire en offre quelques gouttes à l'Esprit. C'est le bénédicité tibétain. Heureusement les parquets ne sont pas cirés et jamais lavés. Un peu partout sur les poutres et corniches sont placés des *tse-tse*, petites figurines de Bouddha en terre glaise moulée et séchée au soleil, je ne leur ai jamais vu rendre aucun culte à domicile. Près des villages on trouve souvent un petit hangar couvert rempli de plusieurs milliers de ces *tse-tse*, empilés là par quelques dévots bouddhistes en exécution de certaines promesses. Tant que le toit est en bon état, Bouddha est au sec et se conserve, mais les gouttières ^{p.504} l'ont promptement réduit en sa matière première, la boue. D'autres dévots l'on vite remplacé à peu de frais et avec le même succès. — Dans beaucoup de familles on trouve aussi quelques volumes dont les planches qui servent de couverture sont couvertes d'une épaisse couche de poussière, c'est qu'ils ne servent guère qu'une fois l'an quand les lamas viennent exercer leur droit de prières. En d'autre temps ils ne sont que des amulettes de la famille, et voici comment. Les livres et la doctrine qu'ils contiennent sont une partie de la Trinité bouddhique, *Kon-Kiou-som* (les trois excellences), ils sont lus par la seconde partie de cette trinité les religieux, en l'honneur de la troisième les Lhas ou Esprits.

Bouddhisme tibétain

D'où il suit que tout livre écrit ou imprimé est regardé comme chose sacrée, fût-ce un dictionnaire, comme j'ai pu le constater encore tout dernièrement, en traduisant quelques débris de papiers trouvés dans une idole de Bouddha envoyée en France à la fin du siècle dernier.

A l'un des angles de la terrasse servant de toit s'élève souvent une petite tourelle carrée ornée d'une corniche à son sommet et contenant, vers la partie moyenne, un trou qui sert de foyer pour brûler les parfums. C'est là que le maître de maison, ou le lama domestique, s'il y en a, ou les religieuses bouddhistes de la famille, viennent chaque jour de grand matin brûler quelques branches de cyprès, de *juniperus excelsa*, d'*agallocum* (bois d'aigle) ou, à leur défaut, d'autres feuillages. Pendant ce temps le représentant de la famille fait trois prostrations, récite quelques prières, et termine par une nouvelle prostration. Il y a souvent aux environs des villages, sur un petit mamelon, de ces tourelles à parfums, nommées *Song-sa* ; la fumée qui s'en élève poussée par la brise transporte le mérite de la prière sur tout le vallon. — Sur les toits des maisons ^{p.505} j'ai quelquefois aperçu de petites croix formées de deux baguettes liées ensemble et plantées sur la partie la plus élevée. Personne n'ayant pu m'en donner l'explication, je ne puis savoir s'il y a dans ce signe un reste de christianisme. — Enfin dans les grandes et riches maisons il y a ordinairement une pagode domestique qui représente, en petit, celles dont j'ai fait la description. Si la famille possède aussi un religieux, et c'est le cas le plus ordinaire, c'est lui qui est chargé du service, c'est-à-dire d'entretenir les lampions allumés, de brûler l'encens, et de renouveler les offrandes, au nom et pour le bénéfice de toute la famille qui n'a pas l'air de s'en occuper beaucoup. — Enfin l'on peut encore considérer comme superstition domestique celle des *Lha-ching* ou arbres sacrés. Ce sont des arbres se divisant en deux branches maîtresses à la jonction desquelles réside un esprit. Ces arbres ne doivent jamais être coupés ni même blessés avec un instrument tranchant, ce qui mettrait l'esprit en colère et attirerait sa vengeance. Les forêts sont naturellement pleines de ces arbres, et dans les défrichements ils sont toujours épargnés par crainte.

Bouddhisme tibétain

Il y a encore bien d'autres superstitions particulières ou domestiques mais je dois me borner pour aborder un genre de superstitions relatives à

c. La prière perpétuelle

Les bouddhistes tibétains en ont eu certainement l'idée, qui est excellente en elle-même, quand elle part de l'esprit et du cœur, mais les Tibétains l'ont complètement matérialisée comme la plupart de leurs pratiques religieuses. Voici en quoi consiste cette prière perpétuelle bouddhique et tibétaine. La prière est imprimée ou écrite sur des morceaux de toile fixés à des objets exposés au vent. Chaque mouvement de la toile imprimée est une prière ^{p.506} récitée que le courant d'air répand sur la vallée. Voilà le principe, en voici quelques applications.

Les avenues des lamaseries, les pagodes rurales, presque toutes les maisons tibétaines sont ornées de *Lha-der* ou grandes perches plantées dans le sol auxquelles sont attachées par un côté de longues pièces de toile couvertes de sentences, d'extraits de livres, et surtout de la prière *Om-ma-ni-pé-mé-hom*, imprimée des centaines de fois sur chaque pièce. — D'autres fois c'est une corde tendue à travers un vallon, d'une maison à l'autre, le long d'un pont, etc. A cette corde sont attachées, les étoffes à prières imprimées. — Très souvent on se contente même d'attacher des morceaux de papier, des lambeaux d'étoffe, des fils, soit aux branches des arbres, soit à des rameaux plantés dans les tas de pierres entassées au passage des montagnes, etc. Le vent en agitant ces prières imprimées se charge de les réciter. L'arbre fétiche que M. Huc signale à la lamaserie de Koun-boun ne fait pas exception. Les missionnaires belges et le savant voyageur hongrois, comte Bela Szechegny l'ont visité et examiné depuis. Ce dernier m'a assuré que cet arbre est une espèce d'acacia, sur les feuilles duquel les religieux impriment ou écrivent à la main des caractères tibétains. Le vent en passant à travers le feuillage récite les prières qu'il porte.

Bouddhisme tibétain

d. Superstitions tournantes

Enfin il me reste à parler de plusieurs superstitions que je groupe sous le nom de tournantes, parce qu'elles consistent à tourner autour d'un objet réputé sacré. Selon certaines sectes il faut toujours laisser l'objet sur sa droite, selon d'autres sectes il faut le laisser sur sa gauche en faisant le circuit, autrement le mérite serait non seulement nul mais il pourrait y avoir péché (*sic*). En somme toutes ces superstitions peuvent être désignées sous le nom de pèlerinages ou Kor-ra.

p.507 Les pèlerinages autour des montagnes réputées sacrées à cause de la présence d'un esprit sont les plus grands, les plus célèbres et les plus lointains. Ils se font toujours en caravanes composées de religieux, d'hommes et de femmes du peuple qui pendant de longs jours et quelquefois des mois entiers, mendiant leur nourriture dans les villages, couchant ordinairement à la belle étoile ou sous les arbres des forêts, suivent d'abord une vallée, passent la chaîne de montagnes au-delà du pic sacré, redescendent de l'autre côté dans la vallée qu'ils suivent en sens inverse, puis repassent la montagne et reviennent à un point de leur premier itinéraire. Alors le cercle est complet et le pèlerinage est terminé. Aux endroits de ce parcours d'où l'on peut apercevoir le pic on se prosterne pour vénérer l'Esprit. Parfois ce pic est invisible de tous les points du cercle, n'importe on salue l'Esprit en se tournant de son côté. Près de notre premier établissement de Bonga au S.-E. du Thibet proprement dit, entre le Mè-Kong et la Sa-louenne il y a un de ces pèlerinages fameux : le génie de la montagne se nomme *La neige blanche*. Un autre pic voisin est sanctifié par la présence de l'Esprit : *le chef marchand de la neige blanche*, et les cerfs qui peuplent les forêts de ces montagnes sont *les chevaux de l'Esprit la neige blanche* ; il est défendu de les tuer. Chaque année, mais surtout en l'année du mouton, des milliers de pèlerins font le tour de cette montagne.

Certaines pagodes renommées ont aussi le privilège d'attirer beaucoup de pèlerins. Ce sont surtout les lamas qui profitent des offrandes qui leur sont faites. Quelquefois des dévots plus zélés feront

Bouddhisme tibétain

le tour de ces pagodes et de la lamaserie en faisant une prostration à plat ventre à chaque deux ou trois pas. Le pèlerin étant étendu à terre trace avec la pointe d'une corne de ^{p.508} bouc une ligne aussi loin que son bras peut parvenir, se relève, avance jusqu'à cette ligne et recommence une nouvelle prostration jusqu'à ce qu'il ait fait le tour entier de l'édifice. J'en fus témoin à Lytang : la ville et la lamaserie étaient incluses dans le circuit. Il y a plus, certains fanatiques, très rares il est vrai, font de longs pèlerinages de cette manière, ils ont toujours quelques serviteurs, pour nettoyer la route devant eux quand le peuple voisin ne leur rend pas ce service.

Ces grands pèlerinages sont souvent fort simplifiés. J'ai parlé plus haut des cylindres à prières qui entourent certaines pagodes ou une galerie couverte ; il suffit alors de tourner en marchant lentement et du bout des doigts d'imprimer un mouvement rapide de rotation à ces machines, qui continuent en tournant à réciter des millions de prières pour le pèlerin pendant qu'il poursuit sa pieuse promenade qui dure parfois des heures entières. Pendant ce temps le pèlerin récite son chapelet s'il est seul, ou cause de choses et autres avec ses compagnons. Cette méthode de prier a été rendue portative en un petit cylindre dont l'axe prolongé sert de manche. Un très petit mouvement de la main entretient le mouvement de rotation grâce à une petite chaînette terminée par une balle de plomb ou de cuivre. Pendant que la machine tourne, celui qui la fait tourner peut causer d'affaires, de commerce, de plaisirs, etc., la prière n'en est pas moins efficace. J'ai même rencontré des cylindres à prières de grande dimension dont l'extrémité inférieure de l'axe était garnie de palettes en bois sur lesquelles tombait une petite chute d'eau qui imprimait le mouvement. La prière tournante devenait encore perpétuelle.

Les *dobongs* ou *100.000 pierres* se rapportent encore à ce genre de superstitions. On nomme ainsi une ^{p.509} construction en pierres dont la base forme un carré ou un carré long, et la partie supérieure une suite de gradins allant toujours en se rétrécissant. De la partie centrale et la plus élevée s'élève une poutre grossièrement sculptée dont l'extrémité

Bouddhisme tibétain

représente un croissant. Sur les gradins sont placées des dalles d'ardoise ou de grès couvertes de caractères sculptés en relief. Le plus souvent c'est encore la fameuse exclamation *Om-ma-ni-pé-mé-hom* dont chaque syllabe est sculptée en grosses lettres sur une pierre à part : les six pierres rangées en ordre forment la sentence entière. Souvent une même pierre porte en lettres de 0,04 à 0,05 centimètres les sentences sanscrites rendues en écriture thibétaine. Parfois des emblèmes ou des représentations de Bouddha sont mêlées à ces pierres. Ces *dobongs* sont ou isolés ou réunis en longues lignes suivant la commodité du terrain mais toujours placés au milieu de la route, afin que les voyageurs passant à côté soient censés réciter toutes les prières et invocations qui y sont sculptées. En 1886 nous étions en route et passions un défilé étroit qui méritait le nom de Val des Roches tant ses cotés étaient perpendiculaires, le fond de cette gorge était garnie de nombreux *dobongs* ; le Thibétain païen qui nous conduisait nous faisait observer la rubrique de laisser les *dobongs* sur notre droite. A un moment je l'aperçus qui nous faisait en riant un signe de tête qui voulait dire : Je vous force à être bons bouddhistes. Passant alors tantôt à droite tantôt à gauche, j'arrivai près de lui disant : comme cela tout le monde sera content. Et il partit d'un grand éclat de rire en voyant que j'étais plus fin que lui.

Au sommet des passages de montagnes il y a aussi des *dobongs* formés de pierres simplement amassées sans ordre. Ces pierres sont jetées là par les voyageurs ^{p.510} comme un hommage au génie qui veille au passage, et en s'accumulant elles forment un gros tas de pierres, la très grande majorité de fort petit volume et ramassées à une toute petite distance.

Aux approches des villes, des grandes lamaserias, des défilés de montagnes, les *dobongs* sont souvent précédés d'un *Kieu-ting*, monument bien bâti, crépi et blanchi à la craie. Une base carrée de plusieurs mètres de large et de haut est surmontée de quelques gradins. Sur ces gradins s'élève une sphère creuse contenant quelques idoles, des livres, des grains, des armes, etc. Au-dessus de la sphère une pyramide ornée de moulures allant toujours en décroissant vers le

Bouddhisme tibétain

sommet. Ces monuments sont censés contenir des reliques représentées par les objets dont j'ai parlé. En tournant autour ou en passant dessous on fait un acte d'adoration.

Enfin les faces planes de rochers isolés ou dominant les côtés de défilés abruptes sont ordinairement couvertes d'inscriptions dans le genre et de la même valeur que celles des *dobongs*, de représentations de Bouddha, de pagodes ; etc., etc. Ce sont des *dobongs* naturels ayant le même sens que les précédents. Quand la conformation du terrain ne permet pas d'en faire le tour, on passe devant et le mérite est le même.

J'ai passé sous silence une multitude de petites pratiques dont l'étrangeté et l'absurdité m'eussent fait accuser de calomnie à plaisir. Quoique je me sois borné à tracer les lignes principales de l'histoire, du dogme, de la morale et du culte bouddhiques au Thibet, je le crains bien, cette accusation ne me manquera pas davantage, et je ne m'en étonne pas, tous les faits que j'ai cités sont si contraires à nos idées européennes ! Je n'ai aucun moyen de forcer la confiance et l'adhésion de personne. Que chacun juge donc ces quelques pages p.511 comme il voudra. Pour moi je puis me rendre le témoignage que j'ai dit la vérité telle qu'une expérience et une étude patiente de 34 ans me l'ont montrée. Si j'ai un reproche à me faire c'est plutôt d'avoir atténué qu'assombri les couleurs du tableau.

Cette longue étude du bouddhisme tibétain, faite sur les lieux, m'a ému d'une profonde pitié, quand en rentrant en France j'ai appris que dans certaines régions le bouddhisme y est plus en honneur qu'au Thibet même, et j'ai pensé faire une bonne action et une action vraiment scientifique en disant publiquement la vérité, telle que je la connais ¹.

@

¹ La formule tibétaine *om-ma-ni-pé-mé-hom* est du sanscrit. En effet, dans cette dernière langue, *om ! mani padme. Houm !* signifie littéralement : *O le joyau dans le lotus, Amen.* Telle est l'explication la plus probable de cette formule apportée au Thibet par Avalokiteçvara. « Le joyau dans le lotus » serait Avalokiteçvara lui-même, et, la fameuse formule des six syllabes serait une invocation du nom de ce célèbre Boddhisattva, équivalant par suite à : *O Avalokiteçvara ! Amen.*